

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

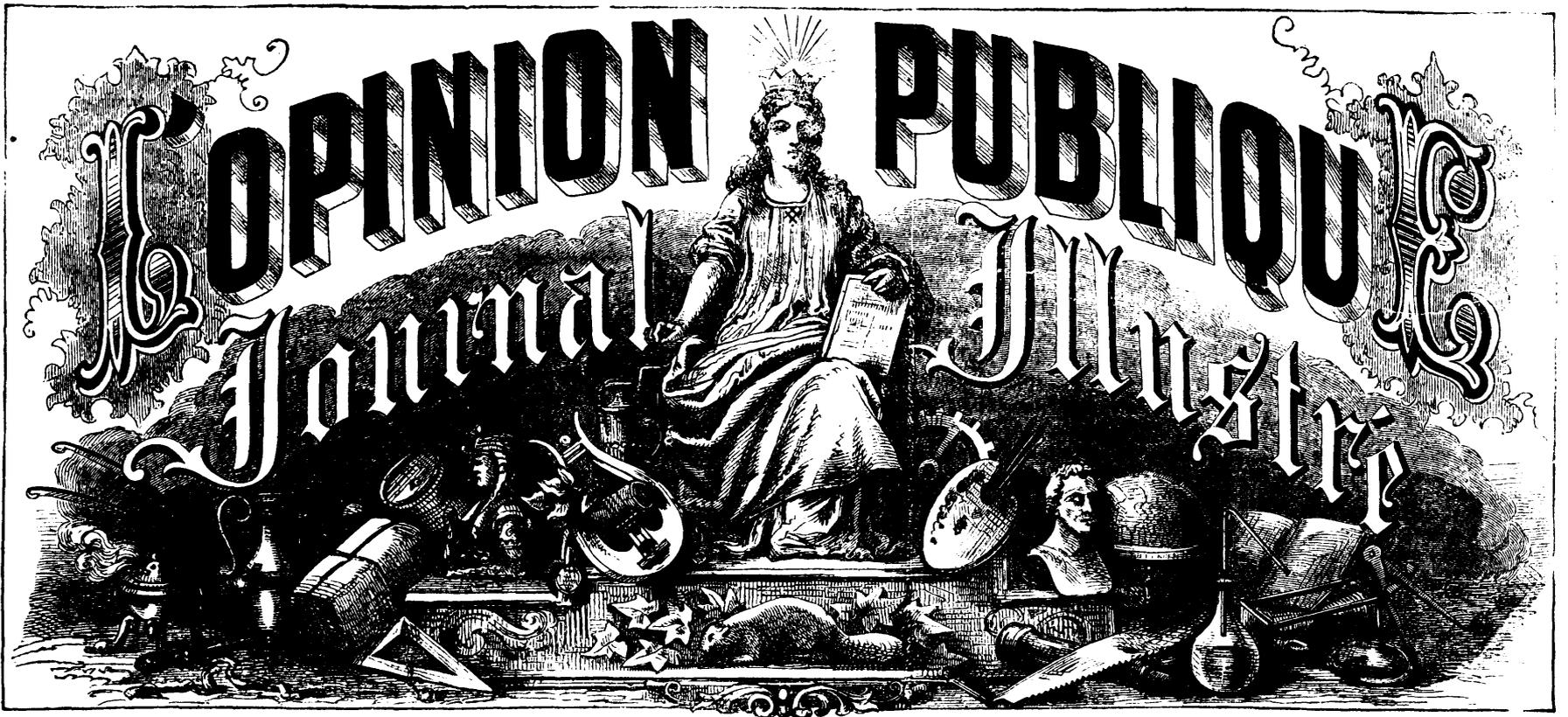
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. V.—No. 43.

MONTREAL, JEUDI, 22 OCTOBRE 1874

ABONNEMENT, D'AVANCE, \$3.00.  
PRIX DU NUMERO, 7 CENTIMS.

### AU FIL DE LA PLUME

J'écrivais la semaine dernière que la colonisation était peut-être la planche de salut de la nationalité canadienne-française, et je déplore l'espèce de répugnance que le jeune canadien de nos campagnes semble manifester pour le déboisement.

Ce goût pour le défrichement, il faut qu'il soit inculqué dans l'esprit du jeune homme tout comme les principes de la morale. Il faut faire comprendre à l'enfant que son avenir dépend de lui, de son courage, de son travail, de son énergie.

Il faut lui faire entendre qu'il y a plus de gloire, plus de vraie jouissance, plus d'indépendance à cultiver le sol, à être son maître à soi, qu'à servir sous un autre.

Faire comprendre à la jeunesse de nos campagnes la beauté, la suavité de la vie des champs, la grandeur de l'état de l'homme qui fait sortir de la terre la nourriture de ses semblables, telle devrait être la préoccupation des cultivateurs canadiens pères de famille et un peu celle de nos instituteurs des campagnes.

Un livre bien propre à cette noble tâche, c'est *Jean Rivard*, par A. Gérin-Lajoie. Voilà un manuel de *défrichement*, et un joli traité de patriotisme en action. Chaque phrase est un encouragement pour le colon, et chaque ligne est un petit poème qui chante les beautés de la vie champêtre. Ce livre, le département de l'Instruction Publique ne saurait trop le répandre dans nos campagnes. Mieux que cela, je crois fermement que *Jean Rivard* devrait être le premier et le plus effectif des moyens à prendre pour opérer un rapatriement de colons. Ce livre vaut mieux que toutes les brochures possibles.

Distribuez à flots les livres bleus qui donnent des renseignements sur les cantons de l'Est, l'émigré canadien qui n'a plus de goût pour l'agriculture, qui n'a jamais compris la sublimité de son état, laissera passer le livre et ne s'en occupera guère; mettez-lui entre les mains un exemplaire de *Jean Rivard*, dites-lui que ce livre raconte les rudes travaux d'un homme comme lui, ses déboires, ses épreuves, ses succès, l'émigré canadien lira ou fera lire ce livre. Son ancien état lui apparaîtra sous un jour nouveau, ses enfants se passionneront pour le héros de l'histoire, et prendront peut-être la résolution de l'imiter. De cette lecture, l'émigré canadien bénéficiera grandement; s'il ne se fait pas colon, il se taira sur les déboires qu'il a éprouvés, ayant appris de sa lecture qu'en agriculture comme dans les autres professions, il faut *savoir attendre* et qu'il y a peut-être beaucoup de sa faute dans son insuccès.

Je viens d'apprendre un fait qui démontre jusqu'à quel point peut aller le fanatisme religieux.

Il existe à Worcester une avenue princière, quartier favori des Américains. Tous les contrats qui affectent les propriétés de cette rue, comportent que l'acquéreur ne pourra, en aucun cas, être un Irlandais.

Malheureusement pour ces fanatiques aristo-démocrates, il y avait là, avant l'ouverture de l'avenue, un Irlandais propriétaire, et impossible à ces messieurs de faire déguerpir cet enfant de la Verte-Erin. Autant les Américains sont fanatiques, autant notre Irlandais est

entêté. On lui a offert des prix fabuleux pour son terrain, mais il refuse ces offres avec une indignation qui fait honneur à son esprit patriotique. On dit même que, désirant humilier ces irlandophobes, il se propose de construire un bloc considérable et de le diviser en vingt-quatre logis spécialement destinés pour des familles irlandaises.

Ce fait n'est pas le seul pour démontrer que les Américains, tout en étant libéraux avec les étrangers au point de vue des droits politiques et civils, sont très-fanatiques au point de vue social. Ils sont essentiellement aristocrates dans leurs rapports sociaux. Sur la place d'affaires, égalité,—dans le cercle privé, aristocratie et fanatisme.

Il n'est pas rare de voir dans les journaux :  
"House to let, no foreigner need apply," ou bien encore :  
"servant wanted, no Irish or catholic need apply."

Disons de suite que c'est dans la Nouvelle-Angleterre seulement que ce fanatisme domine. Ailleurs les étrangers ont la haute-main. Et avant vingt ans, le puritanisme aura disparu dans les Etats de l'Est sous les flots de l'émigration qui s'y dirige.

Que ce règne arrive bientôt!

FERD. GAGNON.

### L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Au moment où la main pesante de l'impôt demande aux églises et établissements religieux de la ville de Montréal de supporter leur part des taxes de la ville et enlève ainsi aux largesses de la charité une somme de plus de \$17,000 par année, l'esprit se reporte sur l'exercice de cette vertu dans les siècles qui précéderent le christianisme, l'admire dans son épanouissement le plus complet sous l'action du clergé et le suit dans les changements que l'appauvrissement de l'Eglise a dû de notre temps apporter à sa forme.

L'assistance du pauvre ou plutôt sous son appellation chrétienne, la charité, cette fille du ciel, que n'a-t-elle point accomplie, depuis le jour, où se levant sur les ruines de Rome saccagée par les barbares, elle adoucit les maux qu'elle ne pouvait guérir jusqu'à celui, où privée des biens de l'église, réservoir de l'épargne charitable, elle fit passer, dans le gouvernement des états, une partie de son dévouement pour les pauvres et donna naissance à l'assistance publique et aux établissements de bienfaisance!

Dans le monde antique, les instincts du cœur n'étaient ni méconnus ni étouffés: alors comme aujourd'hui, la main s'ouvrait pour l'indigent; il avait sa place à la table comme au foyer; le pauvre était un hôte envoyé par les dieux; jamais l'hospitalité n'eût une empreinte plus religieuse. Néanmoins le monde antique ne semble point avoir donné à la charité privée l'importance et le caractère qu'elle a de nos jours: ce qui manquait à ces sociétés, c'était la bienfaisance collective et s'exerçant par forme d'association. La pitié pour le prochain devenant l'une des vertus les plus actives, les plus spontanées de l'homme et se rendant manifeste par une foule de fondations et d'établissements charitables. Mais là où l'individu s'effaçait, l'état signalait sa présence, les lois suppléaient à l'impuissance des mœurs. Dans les républiques grecques, dont le travail des esclaves constituait presque toute l'activité, les citoyens libres vivaient des largesses

du gouvernement ou des usurpateurs qui s'en emparaient. Le trésor public était ainsi un patrimoine commun qu'alimentaient la confiscation, les impôts forcés, les tributs prélevés sur les peuples vaincus ou sur les colonies lointaines, les revenus des mines et du domaine public. A Athènes, le salaire se montrait sous toutes les formes, salaire pour les sénateurs, ils étaient cinq cents membres, pour les tribunaux, ils étaient six mille: salaire pour les orateurs et pour les vingt mille individus qui assistaient aux assemblées. Pas un acte, pas une cérémonie qui ne fussent une occasion de salaires, on en distribuait au spectacle, dans les jeux et quand Périclès voulut assurer sa popularité, il créa une série de libéralités nouvelles si bien que la moyenne de ces subventions réunies atteignait par tête de citoyen la somme de 1000 francs. Quelle charge pour le trésor! et pour aboutir à quoi? à entretenir dans la misère une population sans dignité.

A Rome, l'action de l'état n'est pas moins visible qu'en Grèce dans l'assistance publique: ce ne fut plus des donations en argent, mais des donations en nature; sous l'influence du vieil esprit républicain, on garde certaines mesures. L'annone, qui s'est perpétuée sous différents noms dans les races latines, était une institution qui veillait à la subsistance de la ville, elle n'avait d'autre objet que de prévenir ou combattre les disettes; mais bientôt, les mœurs se relâchèrent et avec les Gracques commencent les distributions gratuites; dès lors l'annone n'est plus un expédient d'administration, mais un instrument de politique. César lui doit sa popularité et désormais le peuple de Rome accourt aux magasins publics, ou la ration se distribue gratuitement. Les charges s'accroissent de plus en plus et les libéralités particulières des empereurs doivent combler le déficit,—alors commence la ruine des provinces de l'empire; il faut nourrir les milliers de citoyens romains oisifs et factieux. L'Egypte est taxée au 5me de sa récolte, la Sicile au 10me; les Gaules, l'Ile de Chypre, la Sardaigne, toutes les provinces doivent épuiser leurs terres pour alimenter Rome. Quel émoi si les cinq cents voiles qui ont quitté l'Egypte sont en retard; quelle joie, quand les pilotes débarquent au promontoire de Caprée; bientôt la distribution gratuite du blé ne suffit plus; on en fait autant pour le sel, pour la viande, même pour les vêtements. Le trésor public est un réservoir où chacun puise et qui est le siège d'un pillage régulier. Auguste élève au quadruple la distribution des denrées; Tibère crée une banque de prêts gratuits; Caligula fait deux fois à la populace un don de 200 sesterces par tête.

Sous les empereurs de la décadence, rien ne se fait plus en dehors de la munificence et des libéralités du souverain. Elles ne sont pas toutes volontaires. Un jour, c'est la soldatesque qui murmure et se plaint, l'autre jour, c'est la multitude qui s'insurge. Il faut acheter à prix d'argent le concours de l'une et la soumission de l'autre. Pas un empereur qui échappe à ces tributs forcés, et ils ont beau faire, jamais les largesses ne sont à la hauteur des exigences. Le pouvoir est à l'enchère, citoyens et légionnaires en disposent en faveur du plus offrant et lui dictent la loi: s'il résiste, on le brise et on traite de ses dépouilles avec un maître plus généreux. L'empereur est responsable de tout. La multitude attend de lui ses moyens de vivre. Il doit agir pour elle, prévoir pour elle, ne pas la laisser dépourvue ni dans ses besoins, ni dans ses plaisirs. Malheur à celui qui retient

herait quelque chose de son pain et de ses jeux du cirque! Aucun empereur n'y songe. Tous s'avilissent devant cette mendicité insolente. Aussi que d'exactions dans les provinces! que de confiscations, que de violences, que de meurtres pour nourrir ce méprisable reste de ce qui fut le peuple romain.

Cela dura jusqu'au jour où les barbares marchèrent sur Rome, abandonnée par les maîtres auxquels elle s'était abandonnée, livrée par ceux auxquels elle s'était livrée, Rome ne pouvait plus se défendre. Alaric entra par cette porte Salara qu'Annibal n'avait pu franchir: Totila par la porte Asinaria, et Genseric, que la mer apportait et qui, en s'embarquant, avait dit à son pilote "conduis-moi vers le rivage que menace la colère divine," fit pénétrer ses hordes altérées de sang et de pillage par la porte Ostiensis.

Rome, avec sa liberté, avait perdu toute vertu, tout courage, toute grandeur; elle n'était plus qu'une grande honte étalée aux regards des hommes. Son heure était venue. Laissons parler la Justice de Dieu.

Sur les ruines de la Rome païenne s'éleva la Rome chrétienne, les âmes qui s'étaient amoindries pour les habitudes de servilité et d'oisiveté se relevèrent sous l'influence des idées chrétiennes; le réveil de la foi fut le réveil de l'activité personnelle: L'assistance changea de caractère et de nom; elle cessa d'être cette manne qui tombait d'en haut pour corrompre et énerver ceux qui en vivaient, elle devint une vertu et un devoir, elle s'appela la charité et eut pour forme l'aumône. Quoi de plus touchant! On sent partout l'influence de l'Eglise et celles des grands exemples et des leçons sublimes dont elle étonna le monde par ses grands pontifes. Quoi de plus divin que cette nouvelle manière de pratiquer l'assistance: l'obligé et celui qui oblige gardent le même rang et le secours n'entraîne point la dépendance. Les riches se doivent aux pauvres, les valides aux infirmes, les grands aux petits. Le soulagement de la misère devient l'œuvre de tous, l'attribut de tous; entre les membres de la famille terrestre se forme un lien mystique, qui les rend solidaires les uns des autres, les unit étroitement et dont le dernier chaînon remonte jusqu'au ciel. Quel souci de la dignité humaine dans l'exercice de cette charité! Les besoins n'ont plus à se produire; il est ordonné de les prévenir. S'il y a des souffrances cachées, il faut les découvrir et ménager cette pudeur qui est la dernière noblesse de l'indigence. Pour un chrétien, c'est de l'obligation la plus stricte, comme le silence dans le bienfait. S'il y a quelque récompense à attendre, ce n'est pas ici-bas, l'acte perd de son prix au moindre mélange d'ambition et de vanité.

La charité chrétienne pouvait seule sauver le monde de la ruine. Que de misères, que de douleurs, aggravées par les guerres, les pillages, les famines et les incursions des barbares! La charité fut plus puissante que tous les obstacles, elle adoucit les maux qu'elle ne put guérir, et resta debout sur les ruines dont le sol était couvert; quand l'Eglise agrandit son empire des nations barbares prosternées à ses pieds, la charité agrandit son action; les hôpitaux s'élevèrent de toutes parts; les captifs furent rachetés, les secours furent distribués avec un discernement que les sociétés païennes n'avaient point connues: l'Eglise avait fait de la charité un de ses titres, une de ses forces, elle ne s'en départit point et n'admit l'état à côté d'elle que comme auxiliaire.

Sans doute la part des souverains au moyen-âge fut grande dans les établissements et les institutions de charité; néanmoins l'Eglise resta la grande aumônière des fidèles, c'est par ses mains que s'opérait la disposition des offrandes; les biens des couvents, les biens de main-morte n'eurent point d'autre origine; des ordres religieux s'établirent avec cette mission spéciale de pratiquer la charité et ils édifièrent la chrétienté par le spectacle de leur dévouement; et quand la lèpre vint envahir l'Europe, quand la peste noire décima sa population, l'Eglise eut l'honneur de supporter sans fléchir un si lourd fardeau.

Voyez l'assistance publique sans l'Eglise: quand Henri VIII d'Angleterre supprima les couvents, les cinquante mille pauvres qu'ils soutenaient furent rejetés sur la société et le règne du roi fut marqué de soixante-deux mille exécutions capitales pour attentat à la propriété: Il fallut recourir à la taxe des pauvres, aux workhouses; en Allemagne, avec Joseph II, les mêmes suppressions amenèrent les mêmes résultats. En France, quand par suite des proscriptions révolutionnaires, le clergé eut pour ainsi dire disparu, et que cette épargne dont il disposait en faveur du pauvre lui fut enlevée, que d'efforts furent tentés pour résoudre un problème que la misère du temps rendait plus terrible! quels résultats ont été obtenus? aucun qui n'aggrave point la misère de l'indigent.

A l'Eglise appartient de résoudre ce problème. Elle seule maintient la charité dans ses vraies limites, l'inspiration volontaire, en ne la laissant dévier ni vers l'état où elle se dénature, ni vers l'exercice isolé, qui presque toujours manque de discernement. Elle la soumet à une

sorte d'organisation, pas assez étroite pour devenir stérile, pas assez régulière pour imposer un tribut aux assistants et un droit aux assistés.

Inscrivez dans vos codes que la mendicité est un délit, bâtissez des dépôts de mendicité, des workhouses et l'indigence ne cessera pas d'exister. Pour vous le pauvre est une menace qui peut demain réclamer comme un droit ce qu'il accepte aujourd'hui comme aumône. Pour l'Eglise, c'est un frère malheureux d'autant plus cher qu'il est plus à plaindre. Croyez-vous que l'aumône, qu'au nom de la philanthropie, vous laissez tomber d'une main froide apaisera dans le cœur de l'indigent l'anxiété du lendemain? L'Eglise a des mots qui consolent, au nom de la charité; elle sait donner sans humilier; la main qui s'abaisse pour donner se relève aussitôt pour bénir; et sous son action compatissante, l'amertume des plaintes se change en résignation; elle sait que la pauvreté est l'une des béatitudes, que le pauvre est d'autant plus près de Dieu, que la dureté de sa vie l'a dégagé des attaches du monde, et avec les yeux de sa foi dans les promesses de son divin maître, elle voit un élu là où la société appréhende un ennemi.

LOUIS RICHIER.

## DE LA NATURE DU VIRUS VARIOLIQUE

SA COMPOSITION CHIMIQUE ET MICROSCOPIQUE ET SES EFFETS SUR L'ECONOMIE DE L'HOMME

Veillez bien recevoir mes excuses pour mon retard à répondre à l'appel bienveillant que vous me faites dans votre intéressant journal, en date du 24 septembre dernier, concernant la nature du virus variolique.

Une absence de 18 jours pour exploration géologique au N. O. du St. Laurent, en a été la cause. J'ai déjà publié dans le *Naturaliste Canadien*, de Québec, dont Messire l'Abbé L. Provencher est le savant rédacteur, ainsi que dans l'*Album de la Minerve*, mes découvertes touchant la nature de la variole et celle de la vaccine. Malgré cela, je me ferai un plaisir de vous communiquer mes travaux microscopiques sur ce sujet, si intéressant et si plein d'actualité.

La vérité, les idées justes sont impérissables. Elles peuvent être obscurcies par l'erreur, les fausses hypothèses, les faux jugements des systématiques, momentanément repoussées même comme de folles conceptions; mais, de temps à autres elles reparissent triomphantes sous une forme nouvelle et s'emparent encore de l'esprit des générations. Dès l'origine de la vaccine, il existait des anti-vaccinateurs qui ont combattu cette doctrine irracionnelle et fautive; aujourd'hui les médecins les plus éminents la considèrent comme la plus grande erreur médicale.

Qu'est-ce donc que le virus vaccin? C'est, de l'aveu même des vaccinateurs les plus éminents, une substance de nature irritante, inflammatoire, virulente, contagieuse et gangréneuse — c'est le produit de la consommation tuberculeuse du cheval. Un véritable poison septique et tuberculeux! Que résulte-t-il de l'inoculation du produit de la consommation tuberculeuse? La consommation tuberculeuse elle-même. C'est pourquoi cette terrible maladie est si fréquente depuis l'introduction de la vaccine. Le trop fameux Jenner, le père de la vaccine, vaccina un de ses fils, lequel mourut de la consommation tuberculeuse; depuis, Jenner n'a vacciné aucun autre de ses enfants. Il avait reçu £30,000 pour la découverte du virus vaccin, immunité qui lui permit de pourvoir à tous les besoins de la vie sans s'occuper d'autre chose que de la picotte. Sur les dernières années de sa vie, Jenner vaccinait ses patients tous les ans, mais ses enfants jamais!...

Que peut encore produire le bon vaccin? l'érysipèle phlegmoneux, la gangrène, la pustule, maligne, et enfin le charbon et toutes ses conséquences.

Tous les vaccinateurs qui ont fait des études particulières au sujet de la variole, entre autres M. Depaul, M. Bouillaud, M. Devergie, M. Piorry, etc., etc., disent que le cow-pox, la vaccine et la variole sont des maladies identiques, contagieuses, virulentes et gangréneuses, susceptibles de se transmettre par voie d'inoculation et d'infection.

L'identité du virus vaccin et variolique étant admise, les effets en sont-ils les mêmes? Si l'inoculation produit dans certains cas de si mauvais effets, comme l'ont établi M. Guérin et plusieurs autres médecins, comment la vaccine pourrait-elle agir autrement? Est-ce en changeant, par exemple, le virus de milieu, en le faisant passer de la génisse à l'homme, qu'on en change l'origine? .....Non. Le virus vaccin ne causera pas toujours des effets qui seront les mêmes: la picotte est confluyente ou discrète, maligne ou bénigne, et quelquefois très-légère,

sans pour cela changer de caractère; le virus est toujours le même, et ses effets seront plus ou moins pernicieux, selon que les individus seront plus ou moins prédisposés à contracter la maladie. La vaccination produira aussi, d'après sa nature virulente, des effets plus ou moins pernicieux, selon le milieu par lequel on la fera passer; c'est-à-dire, si l'on vaccine un individu déjà prédisposé à contracter la maladie régnante, la variole, il la prendra inévitablement comme le prouve l'expérience.

On peut aussi favoriser le développement des maladies tuberculeuses, scrofuleuses, cancéreuses, les maladies des vaisseaux et glanglions lymphatiques, on peut également inoculer le germe de toutes ces maladies virulentes avec du vaccin provenant de personnes atteintes de ces différentes affections.

Le virus vaccin est un poison et un terrible poison!..... Il est composé de lymphes, de globules de pus ou leucocytes, et des terribles Bactéries varioliques, qui en sont le principe actif. Qu'on sépare les bactéries de la lymphe et des globules de pus du vaccin ou de la variole, de suite ceux-ci perdent toutes leurs vertus délétères et deviennent inoffensifs. La même chose a lieu si les bactéries du vaccin ou de la variole viennent à perdre leur vitalité par une trop longue dessiccation. C'est pourquoi le vaccin, en vieillissant et se desséchant trop, perd sa vertu virulente, et devient inoffensif.

Le pus et la lymphe varioliques renferment 90 parties d'eau par cent; le reste est composé d'albumine, d'une petite quantité de fibrine, de cholestérine, d'osmazône, de pyine, de phosphate, de lactate et chlorure de sodium, de phosphate de chaux, et des traces d'oxyde de fer, de carbonate de chaux et de soude. En décomposant cette matière par la chaleur, on obtient de l'oxygène, de l'hydrogène, de l'azote et du carbone, de l'acide carbonique, ainsi qu'un résidu noirâtre renfermant les substances terreuses et alcalines.

Examiné au microscope, le pus vaccinal ou variolique sont identiques. Les globules du pus, ou leucocytes, sont arrondies, frangées sur les bords, ou ondulées à la surface, et d'un diamètre de  $\frac{1}{80}$  à  $\frac{1}{120}$  de millimètre. Elles sont formées d'une enveloppe transparente, et contiennent d'un à trois noyaux de  $\frac{1}{200}$  à  $\frac{1}{300}$  de millimètre, qu'on peut rendre plus transparents par l'acide acétique; très-rarement ces noyaux renferment des nucléoles. Autour des noyaux existent un certain nombre de granulations moléculaires. A côté des cellules bien formées du pus, il y a souvent d'autres cellules analogues, également arrondies, frangées comme elles, mais ne renfermant pas de noyaux dans l'intérieur: ce sont les corps granuleux d'inflammation, appelés cellules pyoïdes par M. Lebert.

Toutes ces cellules, solubles dans l'acide acétique, résistent à l'action de l'eau, de l'ammoniaque, de l'urine, et ne disparaissent qu'avec difficulté. On les a considérées, mais à tort, comme caractéristiques du pus, outre la ressemblance de certaines jeunes cellules épithéliales avec le pus.

Avec les cellules de pus il y a toujours une plus ou moins grande quantité de graisse sous forme de gouttelettes d'huile, et quelquefois des cristaux de cholestérine. On y trouve également des vibrions de différentes espèces; cela arrive dans les ulcères varioliques de mauvaise nature. Ce pus offre de nombreuses variétés. Il y a un pus normal, louable, qui est blanchâtre, épais et crémeux; un pus séreux ou sanie, purulent, grisâtre, clair, dont les cellules sont rares et mal conformées; et un pus infecté, corrompu par son mélange avec de l'air; un pus sanguinolent dans la variole hémorrhagique ou noire.

Lorsque le pus s'altère d'une façon notable, les cellules peuvent disparaître, et il ne reste qu'un liquide granuleux, où elles se remplissent de granules moléculaires de nature grasseuse, et, la partie liquide étant résorbée, il ne reste plus qu'une masse caillée plus ou moins compacte. Si au moyen de la filtration on sépare la partie solide de la substance variolique, on obtient un liquide jaunâtre composé d'albumine et de fibrine en état de dissolution, lequel étant évaporé à l'air libre laisse déposer des cristaux microscopiques de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, et de cholestérine, etc., etc.

Quel est donc l'origine de ces terribles bactéries varioliques qui ont enlevés au genre humain des millions d'être et qui, malgré tous les soins des vaccinateurs, font encore des millions de victimes?

Ce sont les substances animales et végétales en état de décomposition qui leur donnent naissance; il en est ainsi des bactéries du choléra, du typhus, des fièvres putrides, de la dysenterie, de la fièvre puerpérale, de la fièvre rouge, etc., etc., enfin de toutes les maladies contagieuses, virulentes et épidémiques.

C'est au commencement du printemps de 1872 que je fis la découverte de cet intéressant animalcule, pendant que la picotte sévissait à St. Césaire, alors lieu de ma résidence.

En examinant le sang et les diverses sécrétions des malades atteints de variole, je découvris une grande quantité de bactéries, tenant le milieu entre le *bacterium termo* et le *bacterium punctum*; cette espèce n'ayant jamais été décrite par aucun micrographes, je lui donnai le nom de *Bacterium Variolaris*, bactérie de la variole ou de la picotte. C'est dans le pus des pustules et dans l'urine des malades que ces animalcules se trouvent en plus grande abondance; la transpiration et les autres sécrétions en contiennent aussi, mais en moindre quantité; cependant les matières alvines en sont remplies. Plus la variole est confluente et maligne, plus le nombre des bactéries est considérable. Les gales qui se détachent pendant la desquamation, et qui sont formées par la condensation de la lymphé et du pus variolique, contiennent encore très-longtemps après leur chute des bactéries varioliques à l'état de mort apparente, mais qui ressuscitent en peu d'heures si on redissout les gales dans un peu d'eau tiède. Cette matière vénéreuse reproduit la variole par l'inoculation. Les gales produites par la vaccination contiennent les mêmes infusoires, à l'exception que dans celles-ci les bactéries sont moins abondantes.

Le *bacterium variolaris*, nov. sp. bactérie de la variole, appartient à la classe *Zoophytes infusoires asymétriques*, au premier ordre des infusoires sans organes locomoteurs visibles, se mouvant par l'effet de leur contractilité générale: il se range dans la première famille des *vibrioniens*, genre d'animaux vénéreux. C'est un animalcule filiforme, cylindrique, un peu aplati transversalement, trois à cinq fois aussi long que large, d'un blanc grisâtre ou fauve, transparent, obtus aux extrémités; quelquefois ils sont assemblés deux ou trois à la suite l'un de l'autre, par suite de la division spontanée. Leur longueur est de  $\frac{1}{1000}$  à  $\frac{1}{4000}$  de millimètre et l'épaisseur de  $\frac{1}{10000}$  à  $\frac{1}{100000}$  de millimètre. Ils sont animés d'un mouvement vacillant non ondulatoire, et se reproduisent par segmentation comme la plupart des animaux de cette espèce. Il prennent naissance et se développent dans les eaux putrides, ainsi que dans les matières animales et végétales se trouvant dans les mêmes conditions de putridité. L'atmosphère des marais putrides, ainsi que celle des eaux stagnantes dans le même état, en contient des milliards. Ils se rencontrent aussi dans l'air des appartements qu'habitent les malades atteints de la variole, ainsi que dans l'air des charniers où il y a des cadavres de varioleux. Ces animalcules comme ceux des autres maladies contagieuses, s'attachent facilement aux hardes et au linge des personnes visitant ces lieux insalubres, et qui ensuite peuvent les transporter dans le sein de leur famille et y apporter ainsi le germe de maladies mortelles. Ces infiniment petits sont tellement déliés, que le bout d'un cheveu ordinaire peut en contenir de 1,500 à 3,000, c'est pourquoi ils peuvent facilement pénétrer tous nos organes et envahir la masse du sang qu'ils empoisonnent comme de véritables poisons septiques.

Au mois de juillet, l'année dernière (1873), en faisant l'analyse de l'air corrompu qui entourait les eaux croupissantes de certains quartiers de la ville, n'y ai-je pas découvert les germes (*bacterium variolaris*) qui aujourd'hui sont la cause du terrible fléau qui sévit contre nous, malgré le dévouement de mes honorables confrères, messieurs les *vaccinateurs*? Quel est donc le moyen préservatif contre cette terrible et dégoûtante maladie?... Ce n'est certainement pas l'inoculation du *virus vaccin*, qui introduit dans le système les terribles bactéries variolueuses, qui sont elles-mêmes la cause de la variole ou picotte?... Quel est le médecin qui inoculerait le *virus rabique* pour préserver de la rage?... Quel est celui qui inoculerait le *virus charbonneux*, comme préservatif contre le charbon?... Quel est celui qui inoculerait des *matières putrides* pour préserver contre les fièvres putrides?... Enfin, quel est celui qui inoculerait le sang d'un malade atteint de *fièvre typhoïde* comme préservatif contre le typhus?...

Le *virus vaccin* n'est-il pas analogue à ceux cités plus haut?.....

Encore une fois, quel est donc le moyen préservatif contre cette terrible maladie?..... Je n'en connais qu'un: c'est l'hygiène, qui nous enseigne la manière de détruire toutes les bactéries connues et inconnues. Qu'on fasse disparaître les eaux corrompues et toutes les matières végétales et animales en état de décomposition, qu'on purifie l'air de tous les miasmes et de toutes les effluves délétères; qu'on observe la plus grande propreté sur soi et dans sa maison; qu'on ne fasse usage que d'aliments sains et nutritifs; qu'on évite les excès dans la boire et le manger; de suite nous verrons disparaître toutes les maladies épidémiques et contagieuses; plus de variole, plus de choléra, plus de typhus, plus de fièvres pestilentielle, plus de dysenterie, plus de fièvres éruptives, plus de maladies charbonneuses, etc., etc. Enfin, la masse du genre humain ne pourrait mourir que de vieillesse ou de mort accidentelle

DR. J. A. CREVIER.

(A continuer.)

RENCONTRE

C'était un soir de juin. L'ombre sur la cité  
D'roulait les replis de son immense écharpe,  
Le firmament avait toute sa majesté,  
Et la brise tout bas chantait comme une harpe.

Et les petits oiseaux, ivres de liberté,  
Eparpillaient dans l'air leurs notes inspirées;  
Et, sans bruit, sur ses rocs le grand fleuve indompté  
Dénouait les cheveux de ses ondes dorées.

Et les derniers lambeaux de l'angelus du soir  
Semblaient flotter encore, égrenés dans l'espace;  
Et moi j'allais, rêveur, mêlé sans le savoir  
Aux bruyants tourbillons de la foule qui passe.

Depuis longtemps j'errais, l'œil vers les cieux levé....  
Tout à coup, au détour d'une étroite ruelle,  
J'aperçus, étendue ivre sur le pavé,  
Une femme en haillons, mais qui me parut belle!

Je m'approchai. Des pleurs voilaient son œil en feu...  
Elle parlait: sa voix était entrecoupée;  
Parfois elle levait son poing vers le ciel bleu....  
Alors un nom tombait de sa lèvre crispée.

C'était encore un coup de la fatalité,  
Devant qui si souvent le front de l'homme ploie!....  
Autrefois elle aimait... mais l'infidélité  
De son amant l'avait faite fille de joie.

Devant ce noir tableau qui me faisait souffrir,  
Qui rouvrait dans mon cœur des blessures nombreuses,  
Étouffant un sanglot, je me hâtai de fuir...  
Mais j'eus toute la nuit des visions affreuses.

W. CHAPMAN

DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite et Fin)

Je partis avec trois piastres et demie dans ma poche pour me rendre jusqu'à Détroit, à trente-huit heures de distance; mais j'étais dans le Pullmann et mon lit était payé! Dieu! quel admirable trajet! quel manteau soyeux et luxuriant que ces prairies de l'Illinois et de l'Iowa! Et les bois, et les jardins, et les villas! quelle puissance, quel luxe de végétation! Le chemin de fer semble courir sur des flots lentement balancés, ou plonger et replonger avec eux suivant les caprices de la brise.... Mais je ne veux plus m'arrêter en route pour peindre ou raconter quoi que ce soit; l'impatience d'arriver gagne jusqu'à ma plume qui galope et tremble à la fois sur le papier; la patrie est là à l'horizon, je cours, je vole. Déjà j'ai senti comme des souffles échappés du grand St. Laurent et qui ont franchi les montagnes et les plaines.... non, non, pas encore.... il va me falloir attendre cinq jours de plus à Détroit. Mais qu'importe! Une fois là, je n'aurai plus que deux cents lieues à faire pour atteindre Montréal; trente heures de marche et j'aurai traversé le continent, j'aurai fait deux fois onze cents lieues comme un éclair glissant sur un nuage; encore une semaine pour compléter le mois et demie dans lequel s'est accompli ce double voyage.

J'arrivai à Détroit le jeudi matin et je dus attendre jusqu'au mardi suivant que le reste de mes cent dollars me fût expédié d'Omaha. Le mercredi soir, à six heures, j'arrivais à Montréal. C'était bien vrai; j'étais de retour, mais je ne pouvais pas y croire et je n'osais me montrer. Les circonstances de mon départ avaient été telles qu'un retour aussi subit devait ou me rendre ridicule, ou paraître comme une fantaisie exorbitante; heureusement que j'avais eu assez de malheurs, assez d'épreuves et assez de souffrances, pendant ce court espace de temps, pour me protéger contre tous les sarcasmes. Je me réservais d'écrire mon voyage, de faire voir qu'on ne fait pas deux mille lieues par caprice, dans des conditions aussi douloureuses, qu'on ne s'expatrie pas, et qu'on ne revient pas surtout, sans avoir puisé dans l'excès même de ses maux un courage qui élève au-dessus de la raillerie et qui impose aux plus incrédules.

Mais à peine avais-je mis le pied dans les rues de Montréal, à peine la patrie m'était-elle rendue, que la moitié de ce que j'avais souffert était déjà envolée dans l'oubli, et je n'en étais que plus hésitant. Il me semblait que je n'avais pas assez la physionomie de tant de cruelles épreuves, que j'aurais dû avoir une figure émaciée, de grands yeux enfoncés dans leur orbite, toutes les apparences d'une agonie prochaine; et, au lieu de cela, je revenais avec une contenance, une vigueur et une allure que j'étais loin d'avoir eues en partant! Cela était pourtant facile à expliquer; la joie du retour et l'espérance en l'avenir, substituées à la douleur du départ et à un désespoir profond, avaient opéré ce rapide changement. Il est des maladies terribles, dont la violence est extrême, mais dont on guérit en vingt-quatre heures lorsqu'elles n'ont pas amené la mort. L'excès de la fatigue physique est toujours salutaire lorsqu'il s'arrête à la limite où il peut devenir fatal; il en est ainsi de la douleur, semblable à une fièvre intense qui, lorsqu'elle est vaincue, équivaut à un renouvellement complet du système. Chez les natures élastiques, douées d'une sensibilité et d'une mobilité telles que les impressions de toutes sortes s'y succèdent comme autant de coups de foudre non interrompus, la souffrance et le bonheur ne peuvent jamais être calmes; les transports de l'un élèvent jusqu'aux nues, les abattements de l'autre précipitent dans des abîmes pleins de ténèbres.

Mais maintenant, revenu dans la patrie, tout étonné de sentir encore en moi la vie et l'espérance, je ne tardai pas à mesurer les résultats futurs et la portée d'une épreuve que, pendant deux mois, j'avais regardée comme mortelle. Je crus découvrir en moi un autre homme, sorti du creuset du malheur, avec une faculté nouvelle, la seule qui pût désormais bien gouverner ma vie, et dont le défaut avait causé tous mes malheurs jusqu'alors. Je me demandai si cette succession précipitée, brutale d'événements tous tournés contre moi, et agissant comme avec une intelligence féroce jusque dans les plus petits détails, était bien simplement une fatalité, s'il ne fallait pas remonter à une loi plus haute, loi d'une volonté inflexible, pour qui tout est préconçu et déterminé d'avance. Je me demandai si c'était bien un sort aveugle et inconscient, celui qui s'était acharné sur moi avec cette suite et cette précision implacables, et pour la première fois, impuissant révolté, toujours vaincu, j'entendis les accents de la grande voix intérieure, la conscience, et je compris cette fatalité divine qui s'appelle l'expiation, aussi né-

cessaire, aussi juste qu'elle est universelle, et à laquelle on croit en vain pouvoir faire exception. Je courbai mon front devant Dieu en le sentant inexorable et je reconnus l'imminence de sa miséricorde dans cette torture salutaire qui, au lieu de me rendre méchant, m'avait éclairé et soumis; je reconnus surtout que si je ne pouvais encore espérer le bonheur, qui ne vient qu'après l'expiation, du moins j'avais déjà la résignation qui est le commencement de la force.

J'étais parti le désespoir dans l'âme, je revenais presque victorieux de moi-même: l'amertume de mes regrets se changeait rapidement en un mélancolique retour vers les choses du passé, qui n'abandonne pas un instant mon esprit, mais qui ne le tourmente plus, qui touche toujours mon cœur, mais sans le déchirer, qui me donne une paix de jour en jour plus profonde, si ce n'est l'oubli qui est au-dessus de tous les efforts, et que je ne cherche pas d'ailleurs, parce qu'il n'est pas autre chose que le tombeau de l'âme ou le vide dans la vie. Enfin je revenais transformé, tout prêt à commencer une existence nouvelle, et plus digne peut-être cette fois d'en atteindre l'objet.

Mes amis que je craignais tant d'abord de revoir et dont je voulais à tout prix éviter les rires, vinrent tous au-devant de moi comme s'ils ne m'avaient pas vu depuis longtemps déjà et comme si j'étais réellement un ressuscité. Mais, au milieu des joies et des transports du retour, j'avais toujours devant moi l'image de Québec, ce cher vieux Québec, dont j'ai tant ri et que j'aime tant, ce bon petit nid qu'on ne quitte jamais tout entier et où l'on revient toujours, ramené par son cœur.

Seulement cinq semaines après je pus y revenir, et de suite j'allai faire une longue marche sur le chemin de Ste. Foye, cette avenue incomparable où tant de soirs j'avais été promener mes rêves et mes plus douces illusions. Là, je rassemblai tous mes souvenirs, et des larmes chaudes comme celles des premiers âges de la vie, des larmes d'une source toute nouvelle jaillirent de mon âme consolée. Puis je pris la route du Belvédère, je longeai le chemin St. Louis et j'arrivai sur la plate-forme, à l'heure où je pouvais être seul, où le flot des promeneurs ne viendrait pas troubler l'attendrissement de mes pensées.

Ah! que vous dirais-je, que vous dirais-je, lecteurs, en terminant ce long et douloureux récit pendant lequel plus d'un d'entre vous peut-être a partagé mes cruelles angoisses? Je restai bien longtemps, bien longtemps sur cette plate-forme d'où mon regard embrassait un si large et si magnifique morceau de la patrie. A cette hauteur mon âme s'élevait avec le flot de ses innombrables souvenirs, mêlé cette fois à celui des espérances dont le cours semblait s'être si longtemps détourné de moi. Je revis mon passé disparu, comme si c'était pour la dernière fois; j'en regardais s'éloigner une à une les ombres muettes qui me quittaient tristement; il y avait là bien des sourires et des regards qui m'attiraient encore, mais je n'en pouvais, hélas! retenir un seul: ils s'enfuyaient, et pourtant je les voyais toujours. Oh! non, non, chères et douces choses envolées; vous me resterez quand même. Ce n'est pas moi qui mettrai sur vous le lindeuil, et le temps ne peut rien dans mon cœur. Ce qui me reste à vivre ne vaut pas ce que j'ai vécu; je vous suivrai toujours et jamais aucune nuit ne vous dérobera à mes yeux. Toutes, toutes, désormais, vous m'êtes chères; vous, à qui je dois mes bonheurs fugitifs, je vous bénis, et vous, à qui je dois mes longues angoisses, je vous pardonne. Laissez, laissez au moins la trace de votre fuite pour qu'elle éclaire les tristes années qui me restent; l'ombre de ce qui fut cher a encore plus de clarté que l'éclat de l'espérance, de même qu'un souvenir heureux vaut souvent plus que le bonheur.

Qu'importe que vous soyez le passé! Est-ce que des fleurs qui tombent ne sort pas le germe qui fécondera les plants nouveaux? C'est à vous, à vous qui ne pouvez mourir, que je dois le meilleur, le plus vivant et le plus vrai de moi-même.

Lorsque je vous crus perdues pour toujours, je poussai un cri funèbre qui retentit dans bien des cœurs; aujourd'hui je vous retrouve décolorées, pâlies, gardant à peine un fantôme de vous-mêmes, mais cela suffit désormais au fantôme de ce que j'ai été. Le passé qui s'échappe en laissant à l'homme une dernière illusion est une force de plus: il s'y retrempe, il mesure l'étendue de ce qu'il a souffert, et en se voyant sorti des épreuves, il conserve toute la confiance et toute l'énergie de l'attente.

O mon pauvre vieux Québec! je te retrouve donc, toi, toi que je croyais pouvoir fuir; je te retrouve avec le parfum, avec le sourire encore empreint de tout ce que nous avons été l'un pour l'autre pendant quatre années; je te retrouve, toi qui n'a pas une rue, pas une promenade, pas un jardin, pas un bosquet qui ne fut le confident de mes solitaires rêveries et de l'épanchement intarissable de mon âme. Tu avais eu tout, tout de moi; je t'avais même engagé l'avenir, et j'avais juré de ne jamais te quitter, en récompense de ce que tu m'avais inspiré de touchantes et de délicieuses chimères. Et pourtant! Je t'ai raillé, je t'ai insulté, j'ai redoublé sur toi les coups; l'outrage a été public et mes livres le gardent tout entier, mais je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Rien n'est beau dans le monde comme toi, mon pauvre Québec, et le monde, je le connais. L'admiration que tu inspires est encore bien au-dessus du langage que tu parles au cœur. L'étranger qui voit tes débris entourés du cadre majestueux de tes montagnes qui s'étendent bien au-delà du regard, te contemple encore moins dans la grandeur prodigieuse par la nature que dans les innombrables souvenirs enfermés dans ton sein. Tu es vieux, décrépît, tu fatigues dans ta ceinture de remparts, mais tu es la majesté sainte des grandes choses que le temps seul, après de longs efforts, parvient à effacer. Pour moi, désormais, tu es sacré, et dans toute cette Amérique si jeune et si fière de sa jeunesse, je n'ai encore rien vu de si jeune que tes ruines.

Oh! quand je me reporte vers mes rêves si violemment et si cruellement interrompus, je me demande ce que je puis croire désormais ici-bas, et sur quelle poussière nouvelle je vais essayer désormais de bâtir pour l'avenir. Tout est donc déception, illusion, chimère! Jusqu'au bonheur lui-même qui me trompait.... Et pourtant il n'y a rien de vrai sans lui, et en dehors de lui qu'y a-t-il, et que me restera-t-il après l'avoir rêvé?

Je vais me mêler à la foule des ombres qui s'agitent, et je vais essayer aussi d'avoir des passions vulgaires et de me faire une place dans le vide. Je vais descendre dans le flot bourbeux des intérêts et des mesquineries ambitieuses, où la plupart des hommes noient leur âme et achèvent de perdre ce qui leur reste de l'empreinte divine; je vais retomber, positif et réel, sur cette terre où je n'ai jamais pu prendre racine, et que je peuplais sans cesse des fantômes de mon imagination.....

Adieu, adieu, illusions! charmes, transports, enivremments de ma jeunesse à jamais disparus. Je m'enfuis loin de votre tombeau, comme le marin quitte le navire perdu où il a essuyé

tous les dangers, et qui était tout son monde, son foyer, sa famille, sa patrie entière. Adieu; je vais désormais flotter sur l'épave de ma vie, jusqu'à ce que j'atteigne le port immortel, et personne n'entendra plus les accents de ma voix dans le ciel brumeux qui s'assombriera de jour en jour autour de moi... personne, jusqu'à ce que je touche à la rive où tous bruits s'éteignent, où tous les orages s'apaisent. Alors seulement, je pousserai un dernier cri, celui de l'espérance éternelle, qui, seule, ne trompe jamais!

A. BUIES.

## QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ART ET LA POESIE

"La loi de l'Art c'est la loi de la Vie.  
E. HELLO.

## III

DE LA POÉSIE ÉPIQUE.

## Suite.

Enfin Dante a fait une peinture saisissante et complète du monde surnaturel sans s'écarter des croyances chrétiennes.

Ce qui fait le mérite de la Divine Comédie, c'est la grandeur et l'intérêt universel des sujets, la simplicité du plan et la variété infinie des détails, l'unité majestueuse de l'ensemble, l'élévation de la pensée et des sentiments. "Nui mieux que le Florentin ne sut élever l'homme et le faire monter vers la divinité. C'est par là, c'est par la pureté, par le caractère immatériel de son symbolisme, comme par la largeur infinie de sa conception, qu'il a laissé bien loin au-dessous de lui les poètes anciens et récents, et particulièrement Milton et Klopstock. Si donc on veut s'établir une de ces comparaisons, qui fixent dans la mémoire deux noms associés pour se rappeler, et se définir l'un l'autre, on peut dire, et ce sera le résumé de ce travail que la Divine Comédie est la somme littéraire et philosophique du Moyen-Âge; et Dante le St. Thomas de la poésie." (1)

## VI

TASSE—(1544.)

De la Divine Comédie, nous descendons à la Jérusalem délaissée. Nous passons d'un poème original à une imitation, de l'épopée au roman épique. Dante a été lui-même dans tous les cours de son poème. On trouve chez lui des reminiscences, jamais d'imitation. Il a profité de ses connaissances sans changer l'allure naturelle de son génie. Si dans quelques parties il se rapproche de la Bible, de Virgile et des grands Théologiens du Moyen-Âge, dans l'ensemble on ne peut le comparer à aucun de ses prédécesseurs. Son œuvre ressemble à ces magnifiques cathédrales dont l'architecture a pris les pierres et les matériaux parmi les ruines des temples païens et les a taillés pour les faire entrer dans un nouveau plan. A peine y reconnaît-on quelques chapiteaux des colonnes antiques, tellement tout a disparu sous le réseau des structures ou dans l'harmonie des proportions nouvelles. Rien ne rappelle plus la destinée première du marbre qui compose l'édifice. La Jérusalem au contraire rappelle ces temples païens que l'Eglise consacrait au vrai Dieu, en y ôtant seulement les idoles et faisant les changements exigés pour leur destination nouvelle. On voit encore des idoles dans quelque coin de l'édifice, sans pouvoir les adorer. Tasse a imité constamment Virgile et Homère. S'il eût manqué de génie il eût fait de sa Jérusalem une première copie de la *Henriade*. Heureusement le poète italien était chrétien et il avait le sentiment de l'Art. C'est plus qu'il n'en fallait pour l'élever au-dessus de la médiocrité dont la prétendue épopée de Voltaire est le type parfait.

Le sujet de la Jérusalem était sans doute très-intéressant. Ce soulèvement de l'Europe marchant à la conquête du tombeau de Jésus-Christ caractérise aussi bien les siècles guerriers et pleins de foi du moyen-âge, que la guerre d'Iliou caractérisait celui d'Homère. Ce sujet a de plus le mérite de nous attacher autant qu'au moyen-âge, plus encore, parce qu'à l'intérêt de la foi et de l'amour qui n'a pas changé, se joint celui des mœurs chevaleresques dès longtemps reléguées dans un lointain idéal d'où elles n'ont jamais cessé de régner sur les imaginations et sur toutes les âmes naturellement élevées.

Malheureusement le poète n'a pas su s'emparer de toutes les grandes pensées et de tous les grands sentiments que devait faire naître cette entreprise héroïque sur un théâtre tout plein de toutes les merveilles de la terre et du ciel. Il semble que le poète devait chercher dans la Bible plutôt que dans l'Iliade l'inspiration de son poème. Il semble qu'il aurait dû se souvenir d'avantage des grands mystères que cette terre bénie lui rappelait à chaque pas, et que les astres de la nuit, au lieu de regarder en silence les combats homériques de ses héros et les galanteries fort peu héroïques de ses princes et de ses princesses, aurait dû lui répéter l'hymne qu'ils avaient appris des anges à la naissance du sauveur; que les hautes cimes du Liban et les sommets gaulois du Carmel auraient dû redire encore les hymnes sublimes des prophètes. Il aurait retrouvé le parfum des anciens jours et la bonne odeur des familles patriarcales. Il n'est rien passé de cette grande poésie biblique dans l'œuvre de Tasse: rien de ces grands et poétiques souvenirs. Il s'est contenté de décrire le pays comme un savant géographe. On y surprend rarement la couleur Orientale.

On demanderait vainement au poète de Sorrente ces conceptions larges et profondes qui font de la Divine Comédie l'œuvre la plus étonnante et la plus complète de la poésie. Tasse n'a pas fait comme son devancier une peinture complète de la vie humaine et résumé en un gigantesque tableau toutes les leçons du temps et de l'éternité. Rien de philosophique, rien de théologique dans son poème. C'est une peinture des passions, comme les poèmes antiques, avec cette différence que seize siècles de christianisme avaient dû mettre dans les mœurs et les idées. Tasse comme Homère n'a montré l'homme que dans le monde sensible. Seulement il lui a donné avec le monde surnaturel les relations véritables telles qu'elles se font le christianisme. C'est le point par où il l'emporte davantage sur les anciens. C'est toujours en suivant les inspirations chrétiennes qu'il s'est élevé à la véritable poésie. Hors de là il est trop souvent médiocre, faux et froid.

La qualité qui a le plus manqué au poète de la Jérusalem, c'est la sensibilité. Il ne sait pas pleurer. Il n'a d'autres émotions que celles de la guerre et des grands exploits, et celles moins nobles de la chair et des sens. L'imagination chez lui a tué le cœur. Il n'a jamais de ces peintures profondes qui montent à nu les replis les plus cachés du cœur humain.

Tasse n'a point parlé de la mère. On ne la voit nulle part,

pas même comme dans l'*Enéide*, dans cette unique mais touchante apparition de la mère d'Euryale. Le père n'a pas non plus sa place. C'est peut-être que Tasse était impuissant à rendre ces émotions si pures et si tendres du foyer domestique qu'il n'eût pas le bonheur de connaître. Peut-être son poème, composé avant la maturité, se ressent-il trop de la fougue de la jeunesse pour faire leur part à des émotions plus calmes, plus douces et plus profondes.

L'affection mutuelle des époux n'a rien inspiré à Tasse qu'on puisse comparer aux scènes charmantes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Gildipe et Odoset, les deux époux guerriers ressemblent trop à une seconde édition de Nisus et d'Euryale.

L'amitié même n'a pas un seul vers dans la Jérusalem. Il semble qu'il n'y a nulle part de société dans le poème de Tasse. On n'y voit pas de passion sociale. Les individus y sont nettement dessinés avec leurs sentiments et leurs passions. Il a des héros, des guerriers, des galants, des amoureux. Il n'a pas de fils, pas de frère, pas de père, pas de mère, pas d'amis. Presque jamais il ne parle au cœur. Cependant, comme il faut que le cœur ait sa pâture, Tasse a cru le rassasier en lui sacrifiant Renaud et Tancrede, Armède et Herminie. Il a mieux réussi qu'il ne s'attendait: il rassasia jusqu'au dégoût. Cette galanterie qui revient si souvent et si mal à propos dans la Jérusalem, est toujours ridicule quand elle n'est pas dégoûtante et dégoûtante quand elle n'est pas ridicule.

Comment un poète chrétien, dans un sujet aussi saint que celui-là, en peignant les mœurs pures de la chevalerie a-t-il pu se résigner à dégrader ainsi ses héros et à étaler avec tant de complaisance des turpitudes qu'un chrétien ne devrait pas connaître! A-t-il cru peindre les mœurs de la chevalerie chrétienne ou rendre ses héros plus intéressants en leur prêtant quelques faiblesses. Il suffit de comparer Armide à Béatrix pour voir l'abîme qui sépare les mœurs réelles de la chevalerie de celles qu'a imaginées Tasse. Personne en dépit des classicques absurdités qu'on nous répète depuis deux siècles ne serait tenté de préférer les faiblesses et les hontes imaginaires de Renaud à l'amour si pur et si idéal de Dante pour Béatrix.

Pour trouver quelque chose qui ressemble à Armide, il faut remonter dans les âges païens. C'est Virgile qui a eu l'honneur d'en faire l'original. Tasse a refait Didon, en ajoutant des détails que le poète païen avait méprisés.

L'explication (non pas non l'excuse) de cette dégradation de l'art se trouve tout entière dans le siècle de Tasse. Cette galanterie et cette volupté grossières qui avaient envahi les mœurs des sociétés chrétiennes avaient préparé le seizième siècle à la restauration de l'art païen. Dans la corruption où il était descendu, il put sans honte s'enthousiasmer devant ces œuvres polles, mais froides, qui n'avaient jamais vécu, devant ces marbres merveilleusement ciselés, qui ne recouvraient que l'infécté corruption des civilisations antiques, et n'étaient après tout que de belles formes du néant et de la mort.

Au point de vue de l'Art, ce qu'on a appelée la Renaissance n'a été le plus souvent qu'une décadence de l'art chrétien qui abandonna le culte de l'idéal et de la pensée pour celui de la forme et de la beauté sensible. Pour juger combien ce faux mouvement littéraire avait fait descendre l'esprit humain, il suffit de regarder Armide après avoir contemplé Béatrix et de lire la Jérusalem après la Divine Comédie.

Ce qui manque surtout à la Jérusalem, c'est le sens chrétien. Tasse ne manque pas de foi; mais il est timide et froid devant Dieu. Il ouvre rarement le ciel; il n'y pénètre pas comme Dante d'un œil ravi. Son poème a des parties religieuses, vraiment chrétiennes. C'est ce qui le fait vivre. Dans l'ensemble ce n'est qu'une épopée militaire et chevaleresque. Il y a des chants entiers où l'on ne sent pas vibrer une émotion chrétienne.

Tasse n'a pas vu le monde naturel avec l'œil d'un poète chrétien. Conçoit-on que sous le ciel de la Palestine, sur cette terre bénie où avait germé et fleuri la poésie symbolique des Prophètes, les beautés de la nature n'aient donné au poète que des sujets de descriptions poétiques sans élever sa pensée plus haut. La nature ne dit rien au poète parce qu'il ne comprend pas son langage. Il n'aime pas à converser avec elle. Trop souvent il ne se sert des beautés de la nature que pour exciter d'avantage à la volupté. C'est un contre-sens et une profanation.

Une fois seulement, dans l'épisode d'Herminie chez les bergers, Tasse semblait devoir donner un aimable tableau de la vie des champs; mais cette scène pastorale, d'ailleurs charmante, est gâtée par de fades souvenirs de galanterie.

Tasse a-t-il mieux connu l'homme! Les peintures qu'il a faites des passions s'adressent surtout aux sens et à l'imagination. Il a manqué d'idéal, de profondeur et de vérité. Mais il a excellé dans la peinture de l'homme guerrier et chevaleresque. Tasse a souvent manqué du sens chrétien. Cependant il n'y a qu'un poète chrétien qui fut digne de tracer le portrait de Godefroy de Bouillon. Boileau serait bien en peine de prouver que le héros de la Jérusalem a des faiblesses, ou que sa vertu le rend peu intéressant.

Il y a entre les guerriers d'Homère et ceux de Tasse la même différence qu'entre les guerriers des anciens âges et les chevaliers chrétiens. La plupart des héros de Tasse ne sont qu'une transformation de ceux d'Homère; mais cette transformation est une création nouvelle. C'est dans leur vertu plus encore que dans leurs mœurs relativement modernes que se trouve la raison de cette attraction qui nous porte vers les héros de Tasse. Qui ne préférerait Renaud à Achille? Où trouver dans l'antiquité un héros comparable au généreux Tancrede ou à ce vieux comte de Toulouse, qui a gardé sous ses cheveux blancs toute la bravoure et l'ardeur de son héroïque jeunesse? Tous les chevaliers de la Jérusalem sont idéals des guerriers: indomptable au combat, doux et humain dans la victoire. Les guerriers musulmans, moins humains dans la victoire ne sont pas moins ardents au combat. Le sauvage Argant, l'intrépide Soliman et Clorinde, la plus touchante, la seule touchante des héroïnes de la Jérusalem sont des créations qu'Homère n'a point surpassées. Le dernier combat de Clorinde avec Tancrede au milieu des ombres de la nuit, et sa mort après son baptême, est ce qu'il y a de plus touchant dans la Jérusalem.

Les aventures d'Herminie, de Renaud et d'Armide sont plus dignes d'un roman que d'une épopée.

Le monde surnaturel paraît peu dans la Jérusalem. Le plus souvent les communications avec lui se font par la prière avec les saints et par la magie avec les démons.

La magie et les enchantements ont une grande part dans la Jérusalem. C'est de là que sont tirés les plus grands obstacles à la sainte entreprise. Ils sont peu sérieux. Les merveilles de la forêt enchantée ne peuvent effrayer que des enfants. Les séductions et les enchantements d'Armide pourraient peut-être amuser dans un opéra.

En résumé, Tasse n'a pas été assez chrétien et pas assez lui-même. Il a emprunté à Homère ses batailles et le caractère

de ses héros, leurs harangues avant le combat jusqu'à la description du bouclier d'Achille. Mais lorsqu'il a suivi l'inspiration chrétienne il s'est élevé au-dessus de son modèle. Il est le rival d'Homère dans l'art de peindre et de raconter. Il n'a pas pris à Homère ce qui fait son charme, la simplicité et le naturel. Tasse est presque toujours composée, raide et guindé. Il porte un costume peu fait pour sa taille.

Son œuvre est morale dans l'ensemble.

Plus intéressant que Virgile, il a mieux su ordonner son œuvre: mais il est moins sobre d'ornements. A tous égards il est resté loin après Dante. Mais on peut être grand encore quand on vient après le poète de Florence.

## VII.

ARIOSTE.

C'est faire trop d'honneur aux folies d'Arioste que de leur donner le nom d'épopée. Le *Roland Furieux* n'est qu'une série d'histoires plus ou moins folles, plus ou moins morales, qui n'ont entre elles aucune liaison.

Arioste cependant n'était pas un esprit ordinaire. Il est impossible, à ce que disent les connaisseurs, de parler mieux que lui sa langue, de lui donner plus d'élégance, de grâce, de facilité et de souplesse. Il eût aussi le talent de peindre et de raconter. Son ouvrage est plein de charmants tableaux de la nature, les plus riants et les plus riches qu'on puisse imaginer, et si bien présentés qu'un peintre en pourrait faire la copie.

Les personnages ont été moins bien traités. Malgré la diversité de leurs exploits, ils se ressemblent trop. Ils sont en grand nombre; mais comme ils ne sont nullement groupés, ils se nuisent au lieu d'intéresser. Ils ont presque tous le même caractère et les mêmes mœurs.

Il n'y a pas d'action fondamentale dans le *Roland Furieux*, mais un grand nombre d'actions juxta posées sans ordre et sans lien commun. C'est que l'œuvre n'a point de but moral. Le poète veut s'amuser et il s'amuse. Comme il craint que la patience du lecteur s'épuise après l'avoir suivi pendant une histoire entière, il la morcelle en petites parties qu'il sépare par d'autres fragments d'histoire. Ainsi il excite la curiosité du lecteur et le fait avancer malgré la fatigue que font naître des interruptions si fréquentes et presque toujours à contre sens. Mais il n'a pas fait une œuvre d'art parce qu'il lui manque l'unité et le but moral.

Non seulement Arioste n'a pas de but moral, mais il est souvent immoral. Il a des passages qui pourraient soulever le cœur des païens eux-mêmes, peu scrupuleux en pareille matière. Il est licencieux et obscène avec une jovialité cynique qui est une parodie de la gaieté. Il justifie et vante des infamies dont le paganisme a quelquefois su rougir et n'a égalé ses bouffonneries que par ses malpropétés.

L'œuvre d'Arioste est donc pas un chef-d'œuvre. C'est comme un de ces rêves d'une nuit agitée par la fièvre, où l'imagination sans frein s'arrête sur tous les objets qu'elle rencontre avec un égal plaisir. Il y a beaucoup d'imagination, peu d'intelligence, pas de cœur.

En dépit du talent prodigieux qu'il révèle, le *Roland Furieux* est une œuvre malsaine, sans élévation, sans idéal, sans portée morale et que j'aurais honte d'admirer. Le succès merveilleux qu'il a eu ne s'explique pas seulement par la beauté du langage et le talent peu ordinaire de bien raconter des choses qui n'en valent pas la peine. Il s'explique bien davantage par cette passion que tous les hommes médiocres ont de dénigrer les grandes choses, comme Arioste qui voulut dénigrer la chevalerie; et aussi peut-être par la pente trop naturelle qu'ils ont à la malpropreté et à l'infamie.

## VIII.

CAMOËNS.

Les *Lusiades* de Camoëns n'ont ni les grandes proportions, ni les conceptions larges et profondes de l'épopée. Camoëns n'a cherché à expliquer ni le monde naturel, ni le monde surnaturel. Un seul objet l'occupe tout entier, la gloire du Portugal. La patrie avec la religion qui en est inséparable, c'est tout ce qu'il a voulu chanter. C'est l'amour de la patrie et de la foi chrétienne qui l'ont fait poète. Aussi il en est peu de plus élevés. Camoëns est peut-être avec Dante le seul poète épique qui n'ait jamais consenti à flatter les sens et les mauvais penchants de l'homme.

On peut faire à Camoëns de nombreux et graves reproches: le mélange absurde des divinités païennes avec les croyances chrétiennes, l'imitation trop fréquente et trop fidèle de l'*Enéide*, la nullité des personnages principaux, la sécheresse de l'action, et que sais-je encore? Je n'aime guère, par exemple, ces vieilles fables des îles enchantées. Je ne goûte pas davantage ce pauvre Adamastor si chéri des critiques. Mais quand on trouverait au poète bien d'autres défauts encore, ils ne l'empêcheraient pas de vivre, et ne nous empêcheraient pas de l'aimer. Camoëns a quelque chose de plus vivant que l'asse. On lui pardonne beaucoup parce qu'il a beaucoup aimé.

Montréal, Juillet 1874.

A. DE ST. RÉAL.

(Lis suite au prochain numéro)

## NOS GRAVURES

LES ARCS DE TRIOMPHE A QUEBEC

Nous aurions voulu publier cette gravure dans notre dernier numéro en même temps que le compte rendu de la grande fête, mais la chose nous a été impossible.

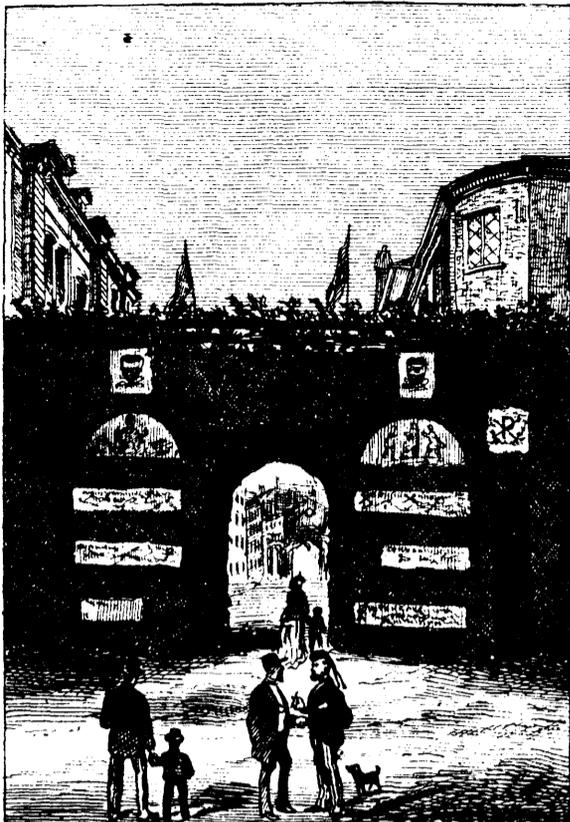
LA CHASSE AU LION.

Cette gravure rappellera les fameuses histoires de Gérard, le chasseur de lions, dont les récits ont passionné notre enfance.

LE MOUTON BLESSÉ

Souvenir biblique ou réalité, ce petit tableau parle au cœur ou dit la sollicitude d'un propriétaire.

(1) A. F. Ozanam—Dante et la philosophie catholique au XIII<sup>e</sup> siècle



STYLE DES CATACOMBES



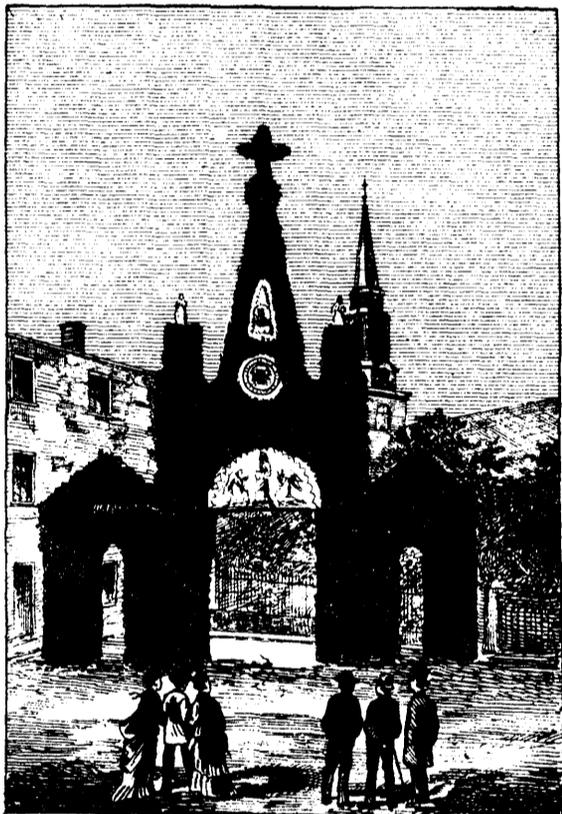
STYLE LATIN



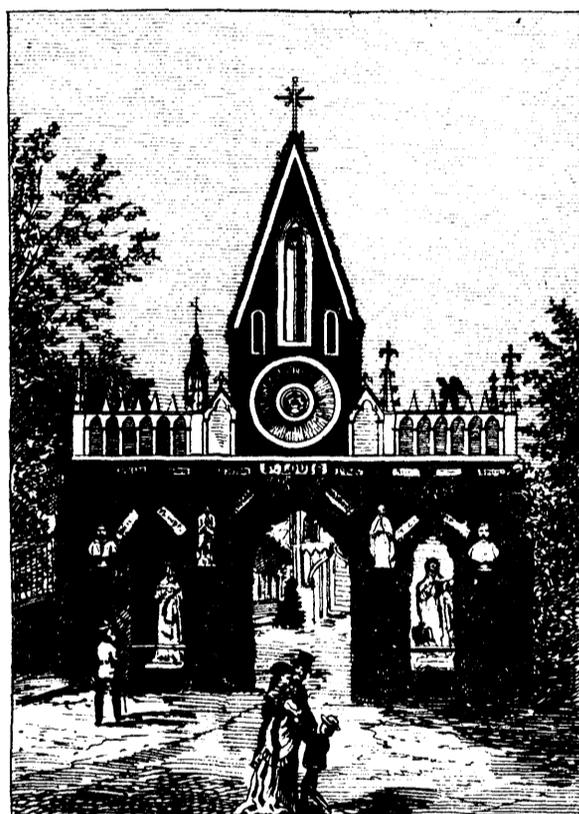
STYLE BYSANTIN



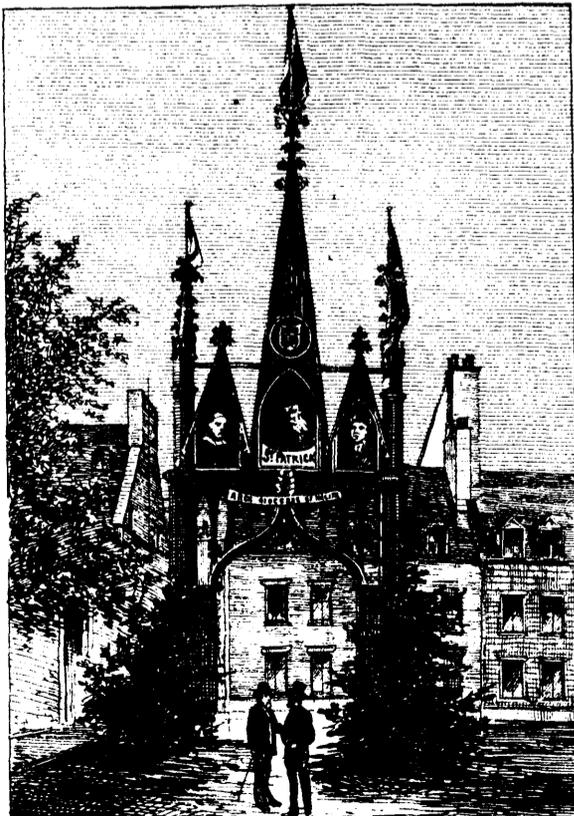
STYLE ROMAIN



STYLE ITALIEN OGIVAL



STYLE GOTHIQUE



STYLE GOTHIQUE FLAMBOYANT



STYLE DE LA RENAISSANCE



STYLE CLASSIQUE

LES ARCS DE TRIOMPHE ÉRIGÉS A QUÉBEC A L'OCCASION DU DEUXIÈME CENTENAIRE





LE MOUTON BLESSÉ

## L'OPINION PUBLIQUE

JEUDI 22 OCTOBRE 1874

## CA ET LA.

M. Blake vient de prononcer à Aurora un discours qui a mis tout le monde en émoi. Le retentissement obtenu par cette harangue politique est également justifié par le nom de l'orateur et par l'importance du sujet traité. M. Blake est aujourd'hui l'homme vers qui se tournent les espérances de l'avenir; tout porte à croire qu'il est destiné à continuer dans l'Ontario la chaîne des politiques de premier ordre et à perpétuer les grandes traditions laissées par les Baldwin et les John A. MacDonald. Si un tel homme aborde de front les problèmes les plus sérieux, les questions les plus importantes au point de vue de notre existence nationale, on ne peut s'étonner de l'intérêt que tout le monde d'un commun accord attache à ses paroles.

C'est dans une réunion publique, convoquée par les libéraux, que M. Blake a prononcé ce discours. On s'attendait de sa part, en pareil circonstance, à une simple philippique électorale; il a fait un discours d'homme d'état, moins préoccupé des détails d'une lutte électorale que des grands problèmes de l'avenir.

M. Blake s'est prononcé carrément en faveur: 1o. d'une fédération impériale, 2o. de l'élection du Sénat par les législatures locales, 3o. de la représentation des minorités, 4o. du vote compulsoire.

On conçoit tout le bruit, ou même le tapage, que ces déclarations devaient causer. Et pour que rien n'y manquât, le *Globe*, organe en titre du parti libéral dont M. Blake lui-même est le plus distingué des chefs, ne lui a pas ménagé les critiques; il l'a traité comme un rêveur, ou peu s'en faut. De son côté le *Nation*, organe du nouveau parti qui a pour devise *Canada first*, a endossé toutes les idées de M. Blake.

On se demande maintenant si M. Blake va prendre la direction de ce dernier parti, et rompre avec le *Globe* et Mr. George Brown.

Le procès de Lépine s'instruit en ce moment à Winnipeg. On sait que M. Chapleau s'est rendu au Manitoba pour défendre l'ancien Adjudant du Président Riel. De fait, c'est presque l'histoire des troubles de 1869-70 qui s'écrit en ce moment devant les tribunaux. Quant au verdict qui sera rendu, nous ne pouvons encore le prévoir. On n'a rien prouvé encore que nous ne sachions déjà. Un témoin a dit qu'il avait vu un nommé Lépine donner, en agitant un mouchoir, le signal du commandement aux soldats qui ont fusillé Scott, et qu'il croit que ce Lépine est le prisonnier actuel.

Le jury est composé de six Métis français et de six anglais ou Métis anglais.

Le dernier numéro du *Journal des Economistes*, revue de premier ordre dirigée par M. Joseph Garnier, contient un article remarquable sur le Canada, dû à la plume de Mr. Edouard Farrenc. Cet écrivain ne nous est pas inconnu. Plusieurs articles publiés déjà dans le *Journal des Débats* et le *Messager de Paris*, lui ont gagné les sympathies des journalistes canadiens. Son dernier écrit est un nouveau titre à nos yeux. Nous regrettons de ne pouvoir en faire de nombreux extraits; nous en citerons cependant la conclusion:

"Qu'il nous soit permis, en terminant, d'appeler l'attention de l'industrie française sur le rôle considérable qu'elle pourrait jouer au Canada si elle se décidait à y établir des succursales et à entrer dans la voie de l'émigration industrielle. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les articles désignés plus haut pour se convaincre que nos fabricants pourraient, avec peu d'efforts, entrer en lutte avec les américains, pour les mêmes articles et leur faire concurrence sur leur propre terrain. Le Canada, moins bien outillé industriellement que les Etats-Unis, verrait avec plaisir venir à lui de nouvelles industries, ou s'agrandir la sphère de celles qu'il possède déjà. Nous n'avons pas de doute que, pour favoriser un pareil mouvement, le gouvernement ne vint en aide à celles qui lui paraîtraient le mériter. Du reste, la chose a déjà lieu pour de certains commerces, et nous lisons dans les journaux de Montréal l'annonce de deux maisons du Midi de la France qui viennent de fonder des succursales dans cette dernière ville. Nous apprenons, en outre, que plusieurs ouvriers de Paris, partis pour le Canada il y a deux ans, ont été assez habiles ou assez heureux pour s'établir à leur compte et organiser de petites industries. Ce que nous proposons ici aujourd'hui est pratiqué sur une échelle réduite et n'a rien d'insolite. Nos industriels n'auraient donc qu'à pénétrer dans un terrain en partie défriché et d'étudier la question sur les lieux mêmes. Nous sommes convaincus qu'ils en reviendraient tout à fait convertis à nos

idées et qu'ils ne tarderaient pas, une fois bien renseignés, à fonder en Canada des établissements qui, appelés à grandir avec le pays, peuvent par cela même compter sur un avenir des plus prospères."

Si nous ne nous trompons, Mr. Provencher étant à Paris en qualité d'agent d'émigration, s'était lié avec Mr. Farrenc, et l'a mis plus tard sur la voie des choses canadiennes, qu'il connaît fort bien maintenant.

Peut-être devrions-nous faire une réserve pour la politique, car M. Farrenc a parlé de nos affaires intérieures un peu à la hâte. La politique est un terrain glissant; la question des entreprises publiques est moins difficile à connaître, et néanmoins dans cet article de l'*Economiste*, d'ailleurs fort bien fait, l'auteur dit que nous allons creuser nos canaux à une profondeur de vingt-deux pieds, de sorte qu'un steamer parti du Havre arrivera à Chicago, en passant par le Canada, "sans rompre charge."

Si le commerce français se fie à ce renseignement, il éprouvera des mécomptes.

On dit que le Club Cartier va bientôt prendre l'initiative d'une souscription publique pour élever un monument à la mémoire de Sir George E. Cartier. C'est une bonne et belle idée. Une nation s'honore elle-même en honorant le souvenir des hommes qui ont consacré leur vie à son service, et il appartenait aux jeunes gens qui ont pris le nom de Cartier pour drapeau de leur association, d'organiser cette souscription. Nous ne pourrions remettre notre obole en mains plus dignes.

OSCAR DUNN.

Il ne suffisait pas aux ennemis de Riel d'avoir mis sa tête à prix, ils viennent de couronner leur persécution. M. Riel, député de Provencher, vient d'être mis hors la loi.

C'est le *Globe* qui nous annonce que l'on a décidé de le proscrire afin de l'empêcher de prendre son siège en Parlement.

## NOUVELLES

Les dernières nouvelles reçues par la voie de New-York nous disent que sur plusieurs points des Etats-Unis et même jusque dans l'Alabama, il a fait de fortes gelées. En Virginie, on craint que les deux tiers de la récolte du tabac soit endommagée.

La compagnie du télégraphe Dominion s'est assuré le droit de poser des fils télégraphiques sur la ligne du chemin de fer du Nord et établira prochainement par cette voie des communications télégraphiques entre Québec et Montréal.

Suivant les gens bien informés, M. H. J. Clarke, ci-devant Procureur-Général, était aux dernières nouvelles en route pour Sacramento, Californie.

M. l'Abbé J. C. Marquis, curé de St. Célestin, vient de publier le tableau des Evêques Canadiens, depuis Mgr. de Laval jusqu'à nos jours. Ce tableau, dessiné par M. Jos. L'Hérault, artiste de Montréal, contient les portraits de tous les Evêques Canadiens et des principaux hommes qui ont illustré le Canada.

On lit dans le *Métis*:

"Le traité est bâclé. Le Lieut.-Gouverneur Morris et l'hon. M. Laird sont arrivés samedi dernier. On attend les troupes la semaine prochaine. Les choses se sont passées d'une manière satisfaisante, paraît-il. Le territoire acquis des Cris et des Sautaux est d'environ 30,000 acres carrés. Il y avait environ, 1,200 sauvages de présents aux délibérations.

"Les chefs de chacune des tribus présentes ont reçu chacun \$25 en argent, un costume et une médaille, chaque capitaine, 4 par bande, \$15 et un costume, et en outre chaque individu soit homme, femme ou enfant, \$12 outre de la poudre, de l'ammunition, des couvertes et de l'indienne.

"Tous les ans après l'exécution du traité et le recensement des divers tribus contractantes, le gouvernement canadien paiera aux sauvages, sur leurs réserves, \$25 à chaque chef, \$15 chacun aux quatre capitaines, et \$5 par tête au reste de la tribu. Puis, tous les trois ans, les capitaines recevront un costume complet, en outre, il y aura une distribution annuelle parmi les tribus, de poudre, ammunition, balles, seines et filets, pour la valeur de \$750.

"Le traité pourvoit en outre à une distribution considérable d'animaux et d'instruments d'agriculture qui sera faite à toute tribu qui s'adonne actuellement ou qui voudra s'adonner plus tard à l'agriculture.

Il sera fondé et maintenu une école dans chaque tribu du moment que cette dernière se sera fixée sur ses réserves.

Il est alloué une réserve d'un mille carré à chaque famille de cinq individus.

"Nulle boisson enivrante ne sera introduite parmi les sauvages qui devront se montrer loyaux sujets et amis des blancs établis ou voyageant sur les territoires cédés.

Une dépêche de Fort Garry, datée du 13, dit:

Le procès de Lépine a commencé aujourd'hui sous la présidence du juge-en-chef Wood.

M. Cornish pour la Couronne et MM. Chapleau et Royal pour la défense.

Le jury est mixte.

Quarante-deux témoins pour la Couronne et dix pour la défense ont été appelés.

Le premier témoin de la Couronne a prouvé qu'un gouvernement provisoire qui exerçait son pouvoir sur le pays, existait réellement en 1869 et 1870, et qu'au moment de l'arrestation de Scott et de ses amis, Lépine paraissait avoir le commandement, mais cela n'a pas été directement prouvé.

Selon toute probabilité le procès durera deux semaines. L'enceinte du Palais était remplie.

Fort Garry, 15.—Le témoignage du Rév. Geo. Young, ministre méthodiste, occupa la journée et se prolongea jusqu'à 10 heures du soir. Ce témoin, le plus important de la poursuite, établit l'insurrection et le contrôle du gouvernement provisoire sur tout le territoire.

Il avait visité Scott après sa sentence, et a fait tout en son pouvoir pour obtenir son pardon. Il s'est adressé à Riel, qui a consulté Lépine, et il suppose que ce dernier a refusé la grâce du condamné.

Il a assisté Scott à ses derniers moments, mais il n'a pas vu le prisonnier à l'exécution.

La poursuite lui ayant demandé s'il pensait que Scott était tombé mort sous les balles, ou si son agonie s'était prolongée, une chaude contestation s'éleva entre le juge et l'hon. M. Chapleau, avocat du prisonnier, sur la légalité de la question, les preuves qui devaient établir la mort, et les contestations qu'il y avait à faire avant d'enterrer une personne exécutée.

Aux transquestions que lui adressa l'hon. M. Chapleau, le témoin répondit qu'il s'était éloigné de suite après l'exécution.

Répondant à une question, le témoin dit que Riel avait été un chef de bandits. Quelques personnes ayant applaudi, le juge s'éleva avec force contre ce mépris de Cour, et l'interrogatoire se termina tranquillement.

L'interrogatoire de Duncan Campbell se prolongea jusqu'à 11 hrs. p. m., et la Cour s'ajourna.

Le témoignage de Campbell corrobora celui de Young, dans ses parties principales excepté en ce qui regarde l'exécution.

Campbell, qui est actuellement prisonnier, a été employé à la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Fort-Garry, 16.—L'évêque de Rupert Land a été le premier témoin; il reconnaît qu'il y a eu diverses séances du conseil de l'Assiniboine dans l'automne de 1869.

Des négociations ont été tentées avec Riel pour faire cesser les troubles.

Riel voulait faire des réserves pour les Métis. Le témoin différait d'avec lui.

Une assemblée des citoyens avait été convoquée par les Métis en décembre 1869 et les délégués anglais furent invités.

Une proclamation fut envoyée par le gouverneur McTavish pour donner de l'influence aux anglais.

L'adresse envoyée par le conseil à M. McDougall, n'était pas bien vue.

Le témoin fut longuement transquestionné par l'hon. M. Royal, et l'évêque s'efforça de faire voir la nature cruelle du gouvernement de l'Assiniboine. Les deux pouvoirs législatif et exécutif reposaient dans les mains du gouverneur, les conseillers étant aviseurs *pro forma*.

Les assemblées du conseil étaient convoquées par le gouverneur du pays.

On demanda au témoin si Riel avait négocié un emprunt avec McTavish.

Objecté.

Une longue discussion s'en suivit entre le Juge en Chef et les avocats de la défense.

Chambers, étant assermenté, dit qu'il était présent à l'exécution.

Il a vu un certain Lépine ayant un mouchoir comme signe de commandement pour faire feu.

Il ne peut pas jurer positivement si le prisonnier est le même que celui qu'il y a à la barre, mais il le croit.

Son Excellence le Gouverneur-Général partira mardi d'Ottawa pour New-York, où il restera probablement une semaine.

Tous les nouveaux ministres provinciaux ont été élus par acclamation, à part M. Church, qui doit se présenter dans le comté de Pontiac à la place de M. Poupard qui résigne en sa faveur.

Nous lisons dans le *Constitutionnel*:

Il circule une rumeur suivant laquelle il serait question de morceler encore une fois le diocèse de Trois-Rivières. Ce nouveau diocèse, qu'il s'agirait de fonder, serait composé des paroisses de la rive sud du St. Laurent avec Nicolet pour ville épiscopale. Comme nos informations, à ce sujet, ne sont pas officielles, nous donnons cette rumeur sous toute réserve.

M. Aldéric Ouimet, député du comté de Laval aux Communes, est arrivé hier. Son voyage a été des plus heureux.

L'élection de l'hon. J. J. C. Abbott, M. P. pour Argenteuil a été annulée pour cause d'irrégularité dans les listes électorales. Le pétitionnaire, M. Cushing, a consenti à n'invoquer que cette irrégularité et par conséquent l'hon. Juge Johnson a annulé l'élection, les deux parties devant payer leurs frais.

L'Albani est arrivé à New-York vendredi dernier. Ses engagements avec les Strakosh commencent de suite.

Nous apprenons avec beaucoup de plaisir que le Conseil de l'Instruction Publique a approuvés, vendredi dernier, une série de cinq livres de lecture courante pour les écoles de la province, et a conféré à l'auteur, M. Montpetit, le droit exclusif de la propriété, pendant les cinq années à venir, à dater du 1er septembre 1875. Le Conseil s'engage à approuver aucun livre de ce genre d'ici à l'expiration de ces cinq années.

On lit dans le *Moniteur Acadien* du 15 courant :

La tyrannie vient de remporter un nouveau triomphe en cette province ; et la justice boiteuse que nous donne le gouvernement local a atteint l'un des prêtres les plus justement estimés de ce diocèse.

Le Révd. Messire Antoine Ouellet, de l'évêché de St. Jean, suivait à la prison, vendredi dernier, ceux qui comme lui avaient refusé de payer l'odieuse taxe des écoles si odieusement imposée aux catholiques qui ne peuvent sans violer leur conscience prendre avantage de la loi du procureur général.

## BULLETIN TÉLÉGRAPHIQUE

FRANCE

Londres, 3.—Le correspondant du *Times* à Paris dit que le gouvernement demandera une appropriation pour la reconstruction du palais de St. Cloud.

Londres, 8.—Une nouvelle de Paris rapporte que le gouvernement français, comme compensation du rappel de l'*Orénoque*, fera stationner la frégate *Felber* à Ostie pour la disposition du Pape.

Paris, 5.—Jusqu'à présent les rapports des élections pour le conseil général donnent un léger avantage aux conservateurs. Le prince Napoléon a été défait à Ajaccio.

Paris, 5.—Les rapports des élections pour les conseils généraux qui ont été reçus jusqu'à présent, donnent les résultats pour environ 700 districts.

Somme toute, le résultat général n'apportera pas de changements considérables dans la composition politique du conseil, car les victoires des républicains balancent leurs pertes.

Paris, 6.—Les rapports complets des élections pour les conseils généraux montrent que 800 conservateurs et 500 républicains ont été choisis. Les conservateurs ont gagné 20 sièges. A 100 endroits, il n'y a pas de choix, et un second ballottage sera requis.

Paris, 6.—Le journal *l'Union* publie des dépêches annonçant que Don Carlos a visité Yrasche samedi. Il dit que Yrasche, se trouvant à deux jours de Durango, la nouvelle mandant que Don Carlos avait été blessé sérieusement dans cette dernière ville, doit être fautive.

Bendaye, 7.—Le journal officiel carliste dit que don Carlos était hier en bonne santé et qu'il se trouvait à la tête de son armée. Il a accordé un congé d'absence au général Dorregary pour le bien de sa santé.

Londres, 14.—L'Impératrice Eugénie et son fils ont envoyé télégraphiquement leurs remerciements au peuple d'Ajaccio pour avoir élu le Prince Charles Bonaparte au conseil général au détriment du Prince Napoléon.

On annonce que le prince Napoléon deviendra président du département de la Charente inférieure, un des départements Bonapartistes des plus forts, afin d'être élu au conseil général.

Paris, 22.—Le ballottage dans les Districts où l'élection avait été annulée, il y a une semaine, a eu lieu hier, ce qui complète les élections.

Résultat total : 672 républicains, 604 monarchistes et 175 Bonapartistes. Les républicains ont la majorité dans 38 départements, les monarchistes dans 44 et dans 3 autres départements, il y a équilibre.

Florence, 12.—L'ex-Président Thiers a adressé la parole aujourd'hui aux Français. Il a dit qu'il avait une ferme espoir du succès de la république en France. Il a reconnu qu'il s'était autrefois opposé à l'unité italienne, mais il a expliqué qu'il en avait agi ainsi à cause de ses conséquences sur la politique générale. Maintenant que l'Unité est un fait accompli, son seul vœu est d'entretenir une amitié cordiale entre la France et l'Italie. Le peuple Français, dit-il, ne se permettra jamais de déranger l'état existant des choses.

ANGLETERRE

Londres, 5.—Le *Daily Telegraph* a appris d'un haut dignitaire catholique, que le duc de Northumberland était à la veille d'abjurer le protestantisme pour entrer dans la religion catholique. On entretient des doutes sur la véracité de cette nouvelle.

Londres, 13.—A une assemblée publique qui a eu lieu aujourd'hui à Birmingham, on a adopté des résolutions contre l'usage illégal de l'argent du public, qui avait été employé à illuminer la ville, en l'honneur de la visite du Prince de Galles.

Les orateurs accusèrent le Maire de flatter la cour, dans l'espérance de se faire nommer chevalier. Les épithètes les plus injurieuses furent appliquées au Prince de Galles et l'assemblée fut excessivement orageuse.

Londres, 15.—Le correspondant parisien du *Standard* télégraphie qu'il a entendu dire que l'Autriche et l'Italie proposent une conférence des puissances pour considérer la note espagnole à la France de la même manière que la question du Luxembourg a été traitée.

ALLEMAGNE

Londres, 5.—Des dépêches de Berlin annoncent que le comte Von Arnim est arrivé et que la police a fait des fouilles à son domicile.

Berlin, 5.—Une dépêche spéciale de Stettin annonce que les fouilles qui ont été opérées au domicile du comte Von Arnim ont été ordonnées par une mesure judiciaire et que le comte lui-même a été arrêté.

Le vicaire catholique de Possen ayant refusé de se plier à l'ordre de la cassant de la province, a été expulsé par la force.

Londres, 5.—Le *National*, le *Zeitung*, et le *Post* de Berlin, annoncent que le comte Von Arnim a été arrêté pour avoir détourné des documents politiques importants.

La *Gazette Russe* annonce que quatre agents de police de Berlin et deux employés du bureau des affaires étrangères, se sont présentés lundi au domicile du comte Von Arnim et lui ont demandé de livrer un certain nombre de lettres signées par Bismarck et qui lui avaient été envoyées pendant qu'il était ambassadeur. Ces lettres ont rapport aux affaires privées du comte et on devait s'en servir comme base de certaines poursuites légales que leur possesseur avait déjà intentées.

Le comte répondit aux officiers que ces documents n'étaient pas dans sa maison, qu'il ne dirait pas où ils se trouvaient et qu'il ne les livrerait pas. Ce fut alors que les agents commencèrent des fouilles et s'assurèrent de la personne de Von Arnim qu'ils conduisirent à Berlin, où il fut enfermé à la station de police.

Les membres de la famille du comte se sont adressés à l'empereur pour obtenir son élargissement, prétendant que sa santé est mauvaise et qu'une longue détention serait fatale pour lui.

Le tribunal de Trèves a décidé de mettre en liberté l'évêque de Beberhard ; on ne sait pas encore s'il sera élargi ou si le ministère public n'en appellera pas à une haute cour.

Londres, 7.—Une dépêche spéciale au *Pall Mall Gazette* dit que l'arrestation du comte Von Arnim a été opérée par les commissaires de la cour criminelle et six autres officiers représentant le bureau des affaires étrangères et la cour de justice de Berlin.

Londres, 6.—Il est rapporté sous bonne autorité que les documents détenus par le comte Von Arnim sont la propriété de l'Etat, et les cours ont décidé qu'il y avait des motifs suffisants pour justifier les procédés contre le comte.

Les négociations pour leur restitution avaient été tentées depuis plusieurs mois par le beau-frère de Von Arnim, et après des sollicitations pressantes, quelques-uns des papiers avaient été remis. Les autres documents contiennent l'approbation inqualifiable du Prince Bismarck de la conduite du comte Von Arnim pendant qu'il était ambassadeur à Paris, à l'époque où les journaux semi-officiels de la Prusse ont commencé à l'attaquer, comme chef du mouvement réactionnaire.

Il est rumeur que la Reine de Bavière est sur le point d'embrasser le catholicisme.

Berlin, 7.—Le *Post* dit que les documents du comte Von Arnim sont divisés en trois catégories. La première a rapport à sa nomination comme ambassadeur et à son salaire, mais elle ne sont pas l'objet de recherches ; la seconde comprend les documents que le comte avoue être en sa possession mais qu'il prétend avoir le droit de garder comme justification de sa conduite, enfin la troisième catégorie, qui est la plus considérable, contient les pièces de nature confidentielle que Von Arnim dit ne connaître aucunement.

Le *Post* dit que la légalité a été observée dans toute cette affaire.

Berlin, 7.—On pense maintenant que les documents qu'on essaie d'obtenir du comte Von Arnim ont été envoyés par lui en Angleterre, pour les mettre à l'abri des recherches.

Londres, 8.—Une dépêche de Berlin, à la *Pall Mall Gazette*, rapporte que l'affaire Von Arnim prend un tour très-grave. L'empereur Guillaume a ordonné qu'aucun effort soit fait pour retrouver les documents manquants.

Le *Journal de Paris* dit : "Le comte de Von Arnim, lorsqu'il était ambassadeur à Paris, a hâté la chute du président Thiers et a sollicité la Prusse de reconnaître le gouvernement de MacMahon.

Le Prince Bismarck a désapprouvé cette conduite de Von Arnim et a écrit à ce dernier pour expliquer la raison pour laquelle il préférait la politique de Thiers à celle de MacMahon." Le *Journal* ajoute telles sont les lettres de Bismarck.

Rome, 8.—La "Voce de la Verità" parlant de Von Arnim, dit qu'il est raisonnable de croire que les documents manquants ont trait à l'établissement d'un nouveau gouvernement en France et à l'intervention prussienne et aux affaires espagnoles.

Berlin, 9.—L'archevêque de Cologne a été mis en liberté, après un emprisonnement de six mois et neuf jours. On lui a fait grâce du reste de la peine.

Madrid, 9.—Les forces républicaines, sous les ordres du général Lacerno ont traversé l'Ebre et pris Laguarda. Ce succès a produit ici une excellente impression.

ESPAGNE.

Santander, 5.—Des nouvelles arrivées ici annoncent qu'une révolte a éclaté dans le camp des carlistes, à Durango, et que Don Carlos a été blessé par un des émeutiers. La blessure est sérieuse, car la balle a atteint l'estomac.

Madrid, 5.—Les Carlistes forts de 4,000 hommes, ont attaqué la ville de Vich, en Catalogne, ils ont été repoussés avec de fortes pertes.

Londres, 6.—Des nouvelles venant d'être reçues rapportent que Don Carlos est mort de la blessure qu'il a reçue des mutins, à Durango. Cette nouvelle a causé une alarme bien marquée chez les partisans de Don Carlos.

Londres, 6.—Une dépêche de Santander à la *Pall Mall Gazette* dit que le rapport d'attentat à la vie de Don Carlos, durant qu'il était au milieu des insurgés, a encore été confirmé par une lettre de Durango. La lettre confirme les détails précédents, à savoir que Don Carlos a reçu un coup de feu d'un mutiné et a été dangereusement blessé.

Bruxelles, 12.—Une dépêche spéciale de Bayonne à *L'Indépendance Belge* rapporte que la démission du général Dorregary du service de Don Carlos a produit une méchante impression sur les soldats royalistes.

Les Républicains sont en possession de la Rive Gauche de la rivière Ebre.

Madrid, 12.—Des dépêches officielles ont été reçues rapportant qu'une bande de Carlistes sous Lozano a été complètement défaite par les forces républicaines, près de la ville de Fortuna, dans la province de Murico.

Le général Cabrio refuse de rejoindre Don Carlos en Espagne.

Madrid, 12.—Un grand combat, qui a duré 10 heures, a eu lieu le 9 courant, entre l'armée républicaine et 2,000 Carlistes à Aridjo Dio Navarre. Ces derniers ont eu 50 hommes de tués et blessés et ont été refoulés à Estella.

Don Carlos est arrivé à Puento La Rina, à 13 milles au sud de Pampelune.

Le gouvernement espagnol a présenté une longue note au gouvernement français, concernant le privilège dont jouissent les Carlistes dans la réception des secours et munitions de guerre par les frontières et les autres violations royalistes. Le gouvernement français semblait attendre des accusations spécifiques de l'Espagne et cette note les expose. Elle relate des faits s'étendant à une période de quatre années et conclut en attirant l'attention sur la surveillance exercée par le Portugal et l'anomalie que présente la France s'identifiant avec l'absolutisme.

Londres 14.—Une dépêche spéciale au *Times* rapporte que la ville de Durango s'est révoltée contre Don Carlos.

D'autres villes carlistes ont hissé le drapeau blanc et ont demandé aux troupes de mettre bas les armes.

On rapporte qu'une conspiration a été montée pour assassiner Don Carlos et a manqué.

Londres 14.—Une dépêche de Santander à la *Pall Mall Gazette* dit que le rapport de la capitulation de deux bataillons carlistes, est officiellement contre-fait.

Une dépêche spéciale au *Daily News* annonce que les carlistes sont entrés hier à Fontarabi, mais qu'ils ont été repoussés après avoir brûlé une partie de la ville. Ils ont fait aussi des attaques simultanées sur Trum et San Martial.

Madrid, 16.—Don Carlos est retourné de Puent La Riera à Tolosa.

Des rapports continuent d'être reçus par l'aut des défaites additionnelles des bandes de carlistes par les républicains et de la venue des insurgés dans le camp des troupes du gouvernement demandant l'amnistie.

Santander, 16.—Des dépêches importantes ont été reçues en cette ville de Madrid ayant rapport aux négociations pour la capitulation de certains bataillons de l'armée de Don Carlos aux républicains.

Bayonne, 17.—Le steamer *Nieves*, qui était retenu par les autorités françaises, sur la représentation du consul espagnol à Bayonne, qui contenait des contrebandes de guerre pour les carlistes, est gardé dans le port de Socca, département des Pyrénées Inférieures.

Le maire d'Arun et le consul espagnol à Hendaye sont arrivés à Socca dans une frégate espagnole et ont demandé la capture du steamer. Le capitaine du port a répondu qu'il n'est pas autorisé de se rendre à cette demande. L'Espagne n'a encore fait aucune demande formelle pour le vaisseau.

Quatre cents carlistes ont été capturés près d'Alpacette dans le dernier engagement à Amposta ; 15 carlistes ont été tués.

Les soldats de l'armée de Don Carlos refusent de laisser cette province et de marcher à Léon.

Don Carlos a nommé le Duc de Parme et les Comtes de Casorta et Bardi à des commandements importants.

Le chef Carliste Nevan a détruit 11 ponts de chemin de fer de Valence à Tarragon.

ITALIE.

Rome, 5.—A un banquet qui a eu lieu samedi à Lugano, Signor Meinghetti, président du Conseil et ministre des finances, a déclaré dans un discours qu'il a prononcé à cette occasion, qu'il avait calculé qu'il y aurait pour l'année de 1875 un déficit de 54,000,000 de livres sur le revenu. Il pensa que 32,000,000 de livres, provenant du paiement des taxes, qui n'ont pas encore été collectées, combleront une partie de ce vide et que les 22,000,000 livres, formant la balance, seront fournis par les droits de douane et d'octroi.

Le ministre fit allusion à la position anormale des affaires à Rome et promit l'adoption des lois énergiques et sévères pour la répression des bandes de brigands qui jettent la désolation dans certaines parties du pays.

Rome, 5.—La *Libertà* dit que la lettre du Pape au maréchal MacMahon a été écrite en réponse à celle du président lui annonçant le rappel de l'*Orénoque*, mouillée à Civitta Vecchia.

Le Pape reconnaît les raisons qui ont inspiré cette mesure et déclare que dans n'importe quelle circonstance il ne se serait servi de ce navire pour quitter Rome.

Les journaux ultramontains disent que le Pape désireait le rappel de l'*Orénoque* afin que le gouvernement français ne soit plus exposé aux plaintes et aux menaces des autres puissances.

TURQUIE.

Vienne, 5.—La *Nouvelle Presse Libre* d'aujourd'hui publie la dépêche suivante :

Un peu à cause des bons offices du ministre anglais, le Sultan s'est réconcilié avec son neveu Mahommed Murad Effendi l'héritier légal au trône de Turquie. Le Sultan a juré de respecter ses droits et d'un autre côté Mahommed Murad Effendi a fait serment de maintenir les fils du Sultan dans leurs rangs et places. C'est en vain que la Sultane douairière s'est opposée à cela.

## FAITS DIVERS

Voici le territoire que comprendra le nouveau diocèse de Sherbrooke :

*Détachés de l'archidiocèse de Québec.*

1. Le township de Wolfestown, dans le comté de Wolfe, avec la partie d'Ireland qui appartient à la paroisse de St. Julien, moins une petite partie de Wolfestown, annexée à la paroisse de St. Ferdinand de Halifax ;
2. Les townships encore inhabités de Ditchfield et Spalding, au sud du lac Mégantic.

*Détachés du diocèse des Trois-Rivières.*

1. Ste. Anne de Danneville, 2. Ste. Bibiane de Richmond, 3. St. Philippe de Windsor, 4. St. George de Windsor, 5. St. Hypolite de Wotton, 6. Les SS. Anges de Ham, 7. St. Olivier de Garthby, 8. St. Joseph de Ham, 9. St. Camille, 10. St. Janvier de Weedon, 11. St. Gabriel de Stratford, 12. St. Romain de Winslow, 13. St. Philémon de Stoke, 14. St. Raphaël du Bury, 15. St. Zénon de Mégantic, 16. St. Malo d'Auclaud, et de plus les cantons suivants, peu habités, ou même sans habitants, savoir : Dudswell, Bury, Wesbury, Newport, Dilton, Hampden, Whitton, Marston, Chesham, Clinton et Woburn.

*Détachés du diocèse de St. Hyacinthe.*

Les cantons ou townships de Stuckley, Ely, Melbourne, Brompton, Orford, Ascot, Eaton, Clifton, Compton, Hatley, Magog, Bolton, Siton, Pottton, Stanstead, Barnston, Barford, et Hereford.

Il est néanmoins formellement réglé par la Bulle d'érection que la partie du township d'Ely, enclavée dans la paroisse de St. Jean-Baptiste de Roxton, que la partie du township de Stuckley, enclavée dans la paroisse de St. Bernardin de Waterloo, et la partie du township de Bolton, enclavée dans la paroisse de St. Edouard de Knowlton, continueront à appartenir au diocèse de St. Hyacinthe.

PARC DECKER.—Les courses annoncées depuis quelques jours ont enfin eu lieu mardi après-midi. Il y avait une immense foule de spectateurs qui ont suivi avec un intérêt bien marqué les diverses courses qui se sont faites. Nous avons rarement vu autant de curieux au Parc Decker ; mais il faut avouer en même temps que les amusements qu'on promettait au public étaient exceptionnellement attrayants.

M. M. Emoud et Lépine méritent certainement des éloges pour la satisfaction qu'ils ont su donner au public en maintenant le bon ordre et en veillant scrupuleusement à ce que les intéressés reçussent justice.

Vers 2½ heures, la course des sauvages commença. La distance à parcourir était d'un demi mille. Six concurrents se sont disputés le prix, qui était de \$14, et qui fut gagné par J. Baptiste Dailleboust.

Puis vint une course à la patate. Vingt-cinq patates furent disposées à un pas l'une de l'autre. Il fallait que chacun des concurrents les rapportât une par une au point de départ. Le premier prix de \$2.50 fut gagné par Louis Laforce, et le second par Dailleboust.

Alors eut lieu la grande course de 15 milles qui était attendue avec anxiété par les nombreux spectateurs.

Il y avait huit entrées : Bayrom, de M. John Price, *Christine Neilson*, de B. M., *La brave Canadienne*, de M. Barbier, *Rom Wains*, de M. Jos. Demers, *La belle Canadienne*, *Black Stallion*,

de M. Guillemot, *Compton Bay*, de M. Pozer, de Québec, et *Pacifique*, de M. Lanctot.

Des paris pour un montant de plusieurs milliers de piastres étaient engagés sur le résultat : *Christine Neilson*, étant la favorite, puis venait *Compton Bay*.

A 3 hrs. 30, le signal fut donné et les huit chevaux s'élançèrent dans l'arène. *Christine Neilson* prit les devants et passa la première devant l'estrade des juges. Elle garda l'avantage jusqu'à la fin et battit ses concurrents d'environ un quart de mille. Elle ne perdit pas un instant l'avantage et remporta le premier prix de \$300 aux acclamations unanimes. La seconde bourse de \$150 et la troisième de \$50 ont été vivement disputées entre *Bay Kom*, *La belle Canadienne* et *Compton Bay*. Finalement la fortune se déclara pour les deux premiers, qui arrivèrent au but dans l'ordre où ils sont nommés ci-dessus.

*Christine Neilson* a fait ses quinze milles en 46 minutes 54 secondes. Les juges étaient MM. Quintal, F. X. Archambault et Decker. Ils se sont acquittés de leurs devoirs de manière à satisfaire tous les spectateurs.

## LE FORT DE CHAMBLY

### ERREURS HISTORIQUES

Monsieur le Rédacteur,

Quelques erreurs historiques se sont glissées dans l'étude magnifique qu'a faite "Trifluvien" sur le chant de M. Sulte, connu sous le nom de "Le Fort de Chambly" et qui a été publiée dans "l'Opinion Publique," le 1er octobre dernier. A la note sur le Fort, l'auteur me permettra de corriger des dates et des faits d'une importance réelle puisqu'il s'agit d'histoire. Ce n'est pas en 1666, que le 1er fort a été bâti ; mais bien en 1665, comme le prouvent les mémoires de l'époque.

De plus, l'auteur ajoute que le Fort a été incendié en 1775, c'est au mois de juin 1776, que les troupes se retirèrent de Chambly, en mettant le feu au Fort. Il dit de plus : "Depuis cette époque, il est resté dans l'état où l'a réduit l'incendie." C'est une nouvelle erreur, car le général Carleton fit réparer les désastres que causa l'incendie, et il y installa une garnison.

Quand à la poésie de M. Sulte, elle n'a jamais été écrite en 1863 ; mais bien le 9 janvier 1865, époque où M. Sulte était à Chambly et composa les belles strophes que tous les amateurs de la littérature canadienne ont lues avec bonheur.

Puisse M. J. Bte. Labelle, notre habile artiste canadien, mettre en musique cette patriotique poésie, afin de propager le culte du souvenir parmi les élèves de nos institutions.

Je dois ajouter que la poésie de M. Sulte a été publiée en France, en 1867. Mais depuis cette date, il n'a plus été question du Fort, et ce n'est que depuis l'automne dernier que des citoyens de Chambly se sont occupés de sa conservation.

Avant de terminer, je dois ajouter que le Révd. Messire Pierre Marie Mignault, vers 1854 ou 1855, avait fait des efforts auprès du gouvernement provincial dans le but d'obtenir le vieux fort, pour servir d'abri aux sourds-muets et par ce moyen favoriser leur éducation. Mais tout fut inutile et peu de temps après le Fort abandonné dut subir l'outrage du temps. En effet, il ne reste plus que des ruines, mais encore grandes et majestueuses qui attestent un glorieux passé. Elles seront conservées, nous n'en doutons pas. La presse, toujours puissante, viendra au secours des quelques voix qui se sont fait entendre ici et même au-delà du Canada, en France et aux Etats-Unis. Le pays ne peut rester sourd à la voix de l'honneur de Chambly.

### ARCHÉOLOGUE.

# MADELETTE

## RECIT DU PAYS BASQUE

### II

(Suite.)

Mme de la Vernède avait apprécié le sentiment de convenance qui interdisait à Madelette de vivre au château sous le même toit que celui qui n'était encore que son fiancé : la jeune fille demeurait donc chez sa tante ; elle voyait Cyrille tous les jours ; tous les jours il venait s'asseoir auprès d'elle, et tandis qu'elle travaillait, lui parlait de l'avenir. Il en parlait le plus souvent avec timidité et une sorte de crainte, mais enhardi par un silence souriant, il osait quelquefois aussi demander à Madelette de fixer l'époque de son bonheur. Alors cette physionomie, tout à l'heure gracieuse et caressante, s'assombriait subitement, et Madelette répondait : — "Attendons !" — non pas avec la perfide coquetterie déployée par Rose Laparade à l'égard de José Manoël, mais avec un accent qui prouvait trop au pauvre Cyrille, que ce mariage qu'elle promettait, en l'éloignant toujours, n'était qu'un consentement de sa raison. En effet, elle se dévouait à lui volontiers, mais ne se donnait pas avec élan ; le chagrin et l'épreuve l'avaient mûrie, elle reléguait maintenant son amour pour José parmi les hochets de son enfance : elle sentait que le seul Cyrille lui inspirait cette estime qu'une femme doit avoir pour son mari. Mme de la Vernède, la tante Cabarous l'exhortaient à prendre un parti ; persuadée enfin que son refuge était le mariage, Madelette ne balançait plus, et au printemps de cette année-là, s'engagea solennellement à épouser son cousin dès l'automne suivant. Mais à peine eut-elle formulé cette résolution qu'elle la regretta. Une figure qu'elle croyait bannie à tout jamais de sa mémoire, revint l'obséder sans trêve ; elle sentit que le devoir ne pouvait remplir à lui seul l'âme d'une fille de vingt ans, qui a déjà entrevu la passion ; elle sentit que si son amitié réfléchie était pour Cyrille, un penchant instinctif l'entraînait ailleurs, ou plutôt la simple et honnête enfant ne sut analyser rien de tout cela. Elle trouvait José Manoël en rêve, et la réalité qu'elle acceptait lui faisait peur : mais tous ses soins tendaient à dissimuler ce retour de folie dont elle avait honte. Jamais elle n'eut l'idée de revenir sur la parole donnée, et si la clairvoyance de Cyrille devina quelque chose de ce trouble, il dut lui savoir gré du moins de la loyauté avec laquelle son cœur y résistait. Les mois s'é-

coulèrent trop vite pour elle, trop lentement pour lui, tant la crainte et l'espérance, la tristesse et le désir, ont une façon différente de mesurer la vie. Ils pouvaient compter maintenant les jours qui les séparaient de celui de leur mariage, et si l'un d'eux les trouvait longs comme des siècles l'autre pensait en frissonnant qu'ils s'envolaient avec la rapidité d'un songe. La pauvre fille paraissait si soucieuse et préoccupée que Mme de la Vernède jugea nécessaire de l'étourdir un peu aux approches de l'acte où elle se jetait avec une si visible épouvante : elle la pressa de prendre sa part d'une fête dont l'annonce mettait en émoi la population quasi espagnole des Basses-Pyrénées.

Un jeune *matador* qu'on venait d'applaudir à Madrid, dans les courses royales, était attendu au cirque tauromachique de Saint-Esprit des Landes (1) ; les touristes, le monde brillant de la saison des bains, les hôtes de Bagnères, de Barèges, des Eaux-Bonnes, de Biarritz, des notabilités aristocratiques, des artistes accourus de Paris envahissaient Bayonne ; les hôtels regorgeaient ; aussi Madelette, qui gardait de merveilleux souvenirs d'un spectacle de ce genre, s'estima-t-elle fort heureuse qu'une ancienne voisine d'atelier voulût bien offrir l'hospitalité pour les trois jours de courses.

Tout d'abord l'aspect de la ville lui parut féérique. De Bayonne à Saint-Esprit, qui se relie l'une à l'autre par un pont jeté sur l'Adour, les maisons étaient décorées de banderoles et de festons de feuillage. De longues draperies flottaient à toutes les fenêtres ; les jeunes visages à demi abrités par l'éventail ouvert en guise de parasol, les blanches et les brunes épaules voilées de mantilles, — car un jour de *corrida* toutes les femmes coquettes, espagnoles et françaises, arborent mantille et éventail, — se détachaient comme autant de fleurs épanouies sur la pourpre du balcon. L'Adour semblait semé de millions de paillettes ; sur le pont, voitures et piétons s'alignaient en deux files serrées. C'était autour de l'hippodrome une mer houleuse de têtes de chevaux et de têtes d'hommes, chaque attelage secouant des grelots sonores, dont le bruit se mêlait au murmure confus de la foule, à l'éclat des fanfares, aux chants avinés des buveurs attablés en plein air, aux rires des fillettes et aux beuglements des bêtes encore emprisonnées dans le *toril*. Audessus de tout cela, un ciel de saphir, un nuage de poussière, non pas de cette triste poussière grise qui, dans les climats froids, ternit et attriste les objets, mais une poussière scintillante comme une buée d'or, qui prête au tableau qu'elle enveloppe des contours indécis, flottants, d'un vague poétique qui laisse le champ libre à l'imagination.

Au moment où Madelette éblouie, gravissait lestement, en se serrant contre sa compagne, les marches de la rotonde en bois, surmontée de bannières, que l'on décore du nom de cirque, elle s'entendit appeler par une voix bien connue. C'était Mlle Rose Laparade, plus belle que jamais sous un magnifique châle rouge. La jeune fille n'eut pas le temps de lui répondre, car un flot de curieux les sépara violemment, et elles ne se retrouvèrent que dans l'intérieur de l'hippodrome, assises à une assez grande distance l'une de l'autre.

Derrière Madelette, deux ouvriers endimanchés échangeaient leurs réflexions sur les courses et le *torero* : c'était disaient-ils le meilleur élève de Montès, il avait été porté en triomphe à Séville, à Cadix ; la reine lui avait envoyé une agrafe de pierreries en gage d'estime. — Sais-tu son nom ? demanda l'un des hommes.

— Regarde l'enseigne : *El Moreno*.

— *El Moreno* ! c'est son nom de cirque ; mais il y en a plus d'un qui prétend l'avoir reconnu pour un enfant de Bayonne, dont il ne ferait pas bon prononcer le nom devant certaines gens, devant les Peyrafitte qui viennent là-bas par exemple.

— Non, dit un autre en les interrompant ; on me l'a montré ce matin au café, et je puis vous assurer qu'il est beaucoup plus vigoureux et plus joli garçon que ne l'était José Manoël.

— Sortons, on étouffe ici, dit Madelette à sa compagne d'une voix altérée ; mais sortir devenait impossible. Le cirque immense avait été envahi peu à peu ; la foule s'y précipitait avec un fracas de vagues en furie ; toutes les loges étaient comblées. De l'autre côté, sur l'amphithéâtre, s'échelonnaient des groupes de tous les pays, de tous les types, dans tous les accoutrements imaginables, depuis l'artisan bayonnais coiffé de son bérêt de laine jusqu'aux gitanoes de la frontière, drapés dans leurs guenilles de couleurs voyantes, la tête surmontée de vastes chapeaux de paille, à la façon des bergers arabes. C'était un tohu-bohu de clinquant, de visages cuivrés à ravir un peintre.

Pendant les courses, le peuple est souverain et jouit d'une licence complète : on s'en aperçoit au tumulte, à l'échange bruyant de libres plaisanteries, tant en espagnol qu'en français ou en patois. Cependant le silence s'établit comme par enchantement lorsqu'à un signal donné la quadrille entra dans toute sa majesté rayonnante : en tête marchait la première *épée*, *El Moreno*, sanglé dans sa *faja* de soie orange et vêtu d'un costume de Figaro en satin blanc, dont l'étoffe disparaissait entièrement sous l'abondance des aiguillettes, des passementeries pailletées et tordues en tous sens. Bien des femmes remarquèrent, sous le feu de ces ornements capricieuses, une taille souple et fine, une jambe admirablement moulée dans un bas de soie brodé aux coins, des traits grecs et de beaux cheveux noirs dont les boucles rebelles échappaient au nœud de rubans nommé *mona* qui les rattachait au chignon. Derrière lui s'avançaient la seconde *épée*, puis l'armée des *banderilleros* et des *chulos*, tous en magnifiques costumes andalous, la *montera* sur l'oreille, la résille au vent, la cape de soie chatoyante sur le bras, et enfin les *picadores* à cheval, armés jusqu'aux dents, comme des chevaliers du moyen âge partant pour quelque tournoi.

(1) Saint-Esprit, construit sur la rive droite de l'Adour, n'est qu'un faubourg de Bayonne.

### III.

Peut-être n'oublie-t-on pas toujours, mais à ce point sûr on se résigne, et il n'est pas de blessure qui ne finisse par se fermer. Si cela est vrai pour les plus grandes douleurs de la vie, pour ces douleurs sans remède, dont il semblerait d'abord que le cœur dû saigner éternellement, combien n'est-ce pas plus vrai pour les rêves trompés de la vingtième année ! Les larmes qu'on verse alors sèchent comme la rosée, et plus tard quand on a réellement souffert, on s'étonne d'avoir donné le nom de souffrance à ces orages fugitifs. — En fut-il ainsi pour Madelette ? A cinq ans de là, nous la retrouvons à Ustarritz, et l'on sait ce que cinq ans amènent de changement dans les caractères et sur les visages. Madelette est devenue l'une des plus jolies filles du pays, bien qu'elle soit restée la svelte et petite personne d'autrefois. En contemplant ces yeux de velours si longs que la frange des moelleuses paupières projette une ombre sur toute la joue, ce beau front d'un ton olivâtre, mais délicat et couronné de deux larges bandeaux noirs sur lesquels frissonnent des lueurs d'acier, un artiste eût cru voir une madone andalouse détachée de son cadre. Cette madone était d'ailleurs excellente ménagère et ouvrière infatigable. Si elle parlait peu, si elle ne se mêlait jamais aux danses du village, ce n'était pas mélancolie, mais fierté disait-t-on. Sans qu'elle en fût jamais convenue, tout le monde savait qu'elle s'était promise à son cousin Cyrille Cabarous, et depuis que Cyrille était devenu le précepteur des *petits messieurs* de la Vernède, les paysans d'Ustarritz comprenaient qu'il  *tint son rang*, et n'osaient plus le tutoyer. Il était tout simple que Madelette voulût se rendre digne par sa tenue et ses manières d'un personnage aussi bien placé. Ce qui étonnait, c'est que le mariage tardât si longtemps à s'accomplir. On avait pensé d'abord que Cyrille voulait laisser à la population dévote du pays le loisir d'oublier ce qu'elle avait regardé comme une apostasie, mais le prétendu scandale n'existait plus que dans l'imagination fanatique de la veuve Cabarous. Quelle raison pouvait donc empêcher la noce d'avoir lieu ?

On applaudissait déjà. Madelette ne regardait que le *matador* : il avait mis un genou en terre et adressait aux dames un petit discours en espagnol, fort galant et bien tourné, leur dédiant sa première victime. — C'est lui ! dit Madelette, si bas que sa compagne l'entendit à peine.

La porte du *toril* s'était ouverte, le taureau entra en labourant le sol de ses cornes, éventrait sur son chemin deux ou trois chevaux et se lançait tête baissée au milieu de l'essaim des *chulos*. Il y eut un mouvement universel d'éventails. Madelette, qui n'avait pas d'éventail, mit ses deux mains sur ses yeux en poussant un cri. Quand elle releva la tête, elle vit trois chevaux renversés, et José le pied posé entre les cornes du taureau qu'il franchissait d'un bond. On applaudissait des loges, de la galerie ; l'admiration devenant du délire ; l'orchestre sonna la mort, et au même instant un vivat assourdissant, hurlé par des milliers de voix, retentit au loin dans les rues de Bayonne. Les fleurs, les rubans, les mouchoirs volèrent dans l'arène, des trépiglements convulsifs ébranlèrent les gradins. *El Mereno* avait d'une seule estocade fondroyé son adversaire ! — Quelques instants après, un tintement de grelots apprit à Madelette que des mules empanachées emportaient les morts. Pendant ce temps, *El Moreno*, drapé dans sa *muleta* écarlate, promenait un regard tranquille autour de lui. Ce regard passa sans s'arrêter sur Madelette, puis alla se fixer avec une singulière expression d'ironie sur Rose Laparade qui, ravie, éperdue, s'accoudait à la balustrade. Sans mot dire, il marcha jusqu'à elle, et d'un geste adroit lui lança une des larges cocardes de satin qu'il avait arrachées au taureau, puis il alla reprendre sa place et attendit la deuxième course. Il y en eut dix, et ce ne fut pour lui qu'une longue ovation, bien que tous ses antagonistes fussent braves, un seul tuant jusqu'à cinq chevaux et estropiant deux hommes. Lorsque le dernier coup de *descabello* fut porté au dernier taureau, on ne s'entendait plus dans l'enceinte. Ceux que leur enthousiasme avait trop enroués secouaient des sonnettes, frappaient sur des tam-tams, se démenant comme des possédés. Il n'y avait pas un homme qui ne fût jaloux, pas une femme qui ne fût amoureuse. *El Mereno*, bouquets, bravos, *El Moreno* recevait tout avec une insouciance superbe, en *matador* habitué au triomphe, appuyé d'une main sur son épée, de l'autre chiffonnant la dentelle de son jabot. Il y a un singulier prestige dans ces prouesses héroïques : la timide Madelette, l'ardente Laparade le subirent également. Toutes deux quittèrent le cirque fascinées ; seulement leurs impressions se traduisirent de façons toutes différentes.

Le soir, Mlle Rose adressait une longue lettre humble, repentante, à son ancien adorateur.

Madelette cependant demandait pardon à Dieu et à Cyrille du vertige qu'elle éprouvait. Jamais elle n'avait passé une nuit aussi agitée ; elle s'était si bien accoutumée à l'idée de ne plus revoir José, que sa nouvelle incarnation dans la personne du *matador* *El Moreno* la troublait comme une apparition surnaturelle. Il lui semblait que tous les projets, auxquels naguère elle avait souscrit, devenaient désormais impossibles à réaliser, qu'exposée à rencontrer José Manoël, elle ne pouvait plus être la femme d'un autre. Que lui était pourtant cet homme qui n'avait pas su la reconnaître, qui n'avait pas même daigné la regarder ? Hélas ! son cœur lui répondait qu'il n'est pas besoin d'être aimé pour aimer de toutes ses forces et qu'il y a des dédains qui attachent plus qu'une grande affection. Et la tête enfoncée dans son oreiller, Madelette rougissait de ne pouvoir arreter l'esor de sa pensée vers ce cœur de cirques, sans famille, sans principes, sans demeure et sans nom, qui jouait son salut contre quelques bravos ; puis à la seule pensée de la cocarde jetée si impudiquement à Rose Laparade, elle se sentait presque mourir. L'épreuve devint plus cruelle le lendemain.

(A continuer.)

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie des bronches, maux de Gorge et Consommation, produisent toujours l'effet désiré. — Lafond et cie. 25 cents la boîte.

## L'Opinion du Maréchal Mac-Mahon

Nous trouvons dans la correspondance parisienne du *Times*, une conversation extrêmement curieuse, qui eut lieu en 1868, entre le maréchal Mac-Mahon et l'un de ses amis, qui l'a rapportée au correspondant du journal anglais.

Il nous semble que cette conversation jette une vive lumière sur le caractère du maréchal, et c'est à ce titre que nous croyons devoir la reproduire :

Le maréchal Mac-Mahon disait en 1868, à un de ses amis qui me l'a répété depuis :

« On me prend pour un bonapartiste, tandis que l'empereur lui-même me considère comme un légitimiste. Le fait est que je ne suis ni l'un ni l'autre, je suis avant tout français et soldat. Jamais je ne me séparerai de la France, et, à mon avis, la France a le droit de dire ce qu'elle veut. Vous savez où je suis né, vous connaissez le milieu où j'ai été élevé. Certes j'ai vu sans plaisir l'établissement du gouvernement de juillet ; j'ai longtemps hésité pour savoir ce que je ferais. Mais je me suis dit que comme la France accepterait ce régime, c'était mon devoir de marcher avec elle et de la servir de mon mieux. Je restai donc à mon poste. L'empire vint et je compris de plus en plus clairement que dans un pays comme le nôtre, un soldat qui voudrait accomplir son devoir n'aurait qu'à rester aux côtés de la France et devrait être, avant toute chose, un Français. Tant que l'empire durera, je lui serai fidèle ; et cependant je ne suis pas bonapartiste. L'empereur le sait bien, car je le lui ai dit. »

Comme mon ami regardait le maréchal d'un air surpris, ce dernier continua :

« Je vais vous raconter dans quelle circonstance, je l'ai dit à l'empereur. C'était à l'époque du voyage en Algérie. Nous étions à Oran, et après dîner, nous entrâmes dans un kiosque, où j'avais autrefois l'habitude de m'asseoir. L'empereur, le général Fleury, le général Castelnau et moi, étions présents. Le général Fleury entra et sortit, et la conversation eut lieu entre l'empereur et moi ; le général Castelnau écoutait. On vint à parler, je ne sais pourquoi, du coup d'Etat du 2 décembre. — « Sire, lui dis-je, l'endroit où nous sommes a souvent été témoin de mes réflexions et de mes perplexités. Quand je reçus la nouvelle du coup d'Etat je fus grandement affligé, je dois l'avouer à l'empereur. »

« Cette violation de la loi m'apparut comme une chose sérieuse et terrible. Je ne suis point un rigoriste absolu. Je sais qu'il ne faut pas toujours obéir à la lettre de la loi. Je comprends que, quand le salut du pays l'exige, quand il n'y a rien autre chose à faire, quand toutes les tentatives ont échoué, je comprends alors qu'on peut rompre avec la loi, et le salut du pays est alors une excuse pour cette violation. Mais, en 1851, le salut de la France n'exigeait pas que la loi fût violée. Il me semble que le Président aurait pu arriver à s'entendre avec l'Assemblée, qu'on pouvait employer d'autres moyens, et qu'enfin il était possible d'épargner à l'histoire de notre pays une page comme celle du 2 décembre. »

« Quand j'appris tout ce qui était arrivé, je fus fort tourmenté, et quand vint le plébiscite, grande fut aussi ma perplexité. L'empereur le sait, je ne parle pas beaucoup, aussi gardai-je pour moi mes douloureuses réflexions. Mais, en dépit de toutes mes précautions, mes sentiments secrets ne tardèrent pas à être connus, et tout le monde autour de moi était d'avis de n'exercer sur l'armée aucune pression. J'attendis, pour voter, jusqu'au dernier instant. Mais, à ce moment, on vint me dire que les démagogues affirmaient que l'armée avait voté non, et qu'ils aborèrent le drapeau rouge à leurs fenêtres. »

« Alors, ma foi ! je surmontai toutes mes hésitations, je sentis que votre drapeau était le drapeau de l'ordre et que l'abaissier, ce serait encourager la démagogie et son hideux étendard. Entre lui et vous je ne pouvais pas hésiter. Je votai pour vous, et depuis, sans appartenir à votre parti, je vous ai toujours servi. En faisant cela, je crois servir la cause de l'ordre qui est indispensable à la France. »

— L'empereur, qui m'avait écouté sans dire un mot, se leva, alluma un cigare et dit simplement :

« Eh bien ! maréchal, si vous aviez été à ma place, il y a longtemps que vous auriez compris tout cela. »

## DE TOUT UN PEU.

Dans un restaurant économique de la rue Fontaine-Molière.

Un client de l'endroit appelle le garçon, et, tout en faisant une grimace significative, lui signale la présence d'un cheveu dans un potage au vermicelle.

— Un cheveu ! impossible ?

— Tenez, le voici, dit triomphalement le di-

neur.

Et le garçon avec aplomb :  
— C'est pourtant vrai... Excusez-moi, Monsieur, mais je croyais bien les avoir enlevés tous.

Un mot inédit de Henri Heine, dans une conversation avec le docteur Heller.

« On a élevé des colonnes à Alexandre, à César, à Napoléon, parce qu'ils avaient tué

beaucoup d'hommes. Quels honneurs ne rendrait-on pas à celui qui tuerait les insectes ! Si un grand homme pouvait exterminer la puce, si un héros pouvait purger le monde de la punaise, il faudrait dresser à l'un une statue d'or et à l'autre un autel en onyx ! »

Un monsieur dîne en ville. On sert des petits plats, fort bien arrangés, mais où il est impossible de ne pas deviner les vestiges d'un grand repas donné la veille.

— Comment trouvez-vous ce faisan truffé ? lui demande la maîtresse de maison, qui vient de lui glisser sur l'assiette un aileron quelque peu desséché.

— Excellent, ma'ame, excellent, peut-être même meilleur qu'hier.

Depuis qu'il est question de crémation, M. X... un de nos plus sceptiques gentlemen, se montre fort partisan de ce projet.

Hier, un de ses amis vint lui rendre visite et ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir à l'endroit le plus apparent de la chambre de X., sur sa cheminée, à la place même de la pendule, une grande et belle urne funéraire, avec cette inscription : « Ma belle-mère. »

— Drôle d'idée ! dit le visiteur. Pourquoi donc cet objet lugubre ?

Et X. de répondre en secouant la cendre de son cigare.

— Que veux-tu, mon cher ! Il faut bien se faire des illusions !

VÉLOCIPÈDE AÉRIEN.—M. Caillon, fabricant de fleurs artificielles, au n. 95, Greene street, vient, dit le *Sun*, de prendre un  *caveat*  au bureau des patentes pour un vélocipède aérien. Le modèle, de 15 pieds environ de long, se compose de deux petits ballons d'égaies dimensions, pour équilibrer le poids de l'aéronaute et lui laisser la liberté de changer sa position dans toutes les directions au moyen de l'appareil. Les deux ballons sont enveloppés dans des ouvrages de bois et non dans un filet, afin de donner plus de fermeté au vélocipède. Le siège est par-dessous, entre les deux ballons, derrière l'arbre moteur de la machine, qui peut être manœuvrée avec les pieds ou les mains, étant pourvue d'une pédale et d'une bielle, pendant qu'une petite roue motrice, placée à droite, permet de changer facilement la direction du mouvement. L'enveloppe du navire aérien étant en bois léger, la position relative de l'opérateur et des deux ballons reste toujours la même. Assis sur un appareil qui, chargé à une pesanteur spécifique à peine plus lourde que celle de l'air, le vélocipédiste se guide dans toutes les directions au moyen de trois roues façonnées sur le modèle de l'hélice d'un propulseur. Ces roues font mouvoir un gouvernail installé à l'avant de la machine. Le gouvernail se compose de deux parties distinctes, l'une perpendiculaire et fonctionnant latéralement, pour guider à droite ou à gauche, l'autre horizontale, pour faire monter ou descendre. Toutes deux sont manœuvrées avec des cordes. L'une des trois roues à hélice est au-dessus de la tête du vélocipédiste, les deux autres à sa droite et à sa gauche. Un engrenage commun les met en connexion avec les deux arbres moteurs, un mouvement faisant avancer et monter, l'autre reculer et descendre. Le  *caveat*  de M. Caillon s'applique à la roue supérieure, destinée à élever le vélocipède, et au double gouvernail placé à l'avant. Quant aux roues de côté elles sont semblables à celles de la machine exhibée par M. Caillon à l'Exposition de Paris de 1867, et qui lui a valu, dit-on, une récompense de 30,000 francs de la part de l'empereur Napoléon.

— On annonce la mort de M. le comte de Cambis, officier supérieur en retraite, officier de la Légion-d'Honneur, ancien écuyer du duc d'Orléans.

M. de Cambis, qui avait tous les instincts du grand seigneur, avait renoncé depuis 1842 à monter à cheval ; voici à quelle occasion :

Ecuyer du duc d'Orléans, sa mission était de veiller sur les chevaux du prince ; or, par un incroyable hasard, il avait oublié de faire sortir des écuries deux chevaux signalés comme vicieux : le malheur voulut qu'un matin, sans qu'il pût s'en douter, ces deux chevaux fussent attelés ; c'était le 13 juillet 1842. Ce soir là on ramenait à l'écurie les deux chevaux vicieux ; ils avaient causé la mort de l'héritier du trône de Louis-Philippe !

Désespéré de l'effroyable catastrophe qui venait de mettre la France en deuil, M. de Cambis donna sa démission et n'osa plus reparaître au palais. Un jour pourtant il passa par le jardin des Tuileries ; le roi et la reine étaient au balcon, M. de Cambis les vit tous deux en deuil et, par un mouvement de cœur que tout le monde comprendra, tomba à genoux devant eux. Le roi l'envoya chercher et quand il fut monté au château se prit à pleurer en le regardant.

Il lui avait pardonné.

— Il y a quinze jours, lors de l'arrivée du grand-duc Constantin, le prince Orloff, ambassadeur de Russie, a fait donner ordre au consul et aux divers attachés de l'ambassade d'avoir à faire couper sans retard leurs barbes, la moustache exceptée.

Quelques Parisiens se sont étonnés de voir le haut fonctionnaire prendre une telle mesure. Il faut donc leur donner un mot d'explication.

L'ablation de la barbe chez les Russes remonte à Pierre le Grand.

Après avoir effectué en Europe son voyage d'Anacharsis, le tzar, rentrant chez lui, n'y vit qu'un peuple velu.

— Il me faut des mentons lisses, dit-il.

En même temps, il rendit un ukase en vertu duquel, dans toute l'étendue de son empire, les hommes libres seraient rasés et les esclaves barbus, touffus, incultes.

Cet ukase d'il y a cent cinquante ans a toujours force de loi.

— Une particularité piquante à ce sujet.

Un boyard refusait de se faire raser. Le tzar le fit arrêter aux portes de Moscou. Deux soldats le tenaient tandis qu'un barbou le tondu et le rasait de force en public, — pour l'exemple.

L'opération faite, Pierre le Grand dit à l'homme :

— Je viens de te faire enlever quelque chose ; il est juste que je te donne. Tiens, je te fais prince.

Ce tondu a été le chef de la famille T... bien connue à Paris.

— L'attitude prise par la Russie, dans les pourparlers relatifs à la reconnaissance du gouvernement espagnol, n'avait pas été sans causer quelque surprise, lorsqu'elle semblait se borner à une sorte de réserve et d'ajournement. Aujourd'hui elle se dessine dans un sens qui ne peut que la rendre plus surprenante encore.

L'empereur Alexandre vient d'écrire à Don Carlos une lettre qu'il analyse sans la publier le  *Cuartel real*  et qui contient l'expression de sentiments très-sympathiques, personnellement et politiquement, pour le prétendant. Les carlistes y voient, naturellement, la contre-partie du rétablissement des relations officielles entre le gouvernement du maréchal Serrano et la plupart des puissances étrangères. Pour eux, c'est presque la reconnaissance du prétendant, et, en vérité, ils ne nous paraissent pas trop forcer la note.

Le  *Monde*  et le  *Journal de Florence*  annoncent qu'il s'est formé « une commission pour examiner s'il y a lieu et opportunité de solliciter de l'Église l'introduction de la cause de la béatification et de la canonisation de Louis XVI, roi de France. »

On lit dans un journal parisien :

« Le comte de Bardi, venant de Frohsdorf, est arrivé, hier, à Paris, et descendu chez le comte de Damas d'Hautefort. »

« Le comte se rend, dit-on, en Espagne, auprès de son cousin Don Carlos, avec une mission du comte de Chambord. »

On sait que le comte de Chambord doit aller voir son neveu, Don Carlos.

— On annonce la mort d'un des artistes les plus éminents de France, le célèbre peintre décorateur Séchan.

Charles Séchan était né à Paris, en 1812. Tout jeune encore il se fit une brillante réputation en exécutant une infinité de travaux dans lesquels il déploya autant de savoir que d'habileté. Tout le monde sait que pendant longtemps il fut un des peintres les plus estimés des décors de l'Opéra.

En 1849, il fut chargé de la restauration de la galerie d'Apollon, au Louvre, et peu après des peintures architecturales de Saint-Eustache.

Sais-tu pourquoi sur le boulevard la compagnie des omnibus a fait supprimer ses abrevoirs l'éché ?

— De peur que ses chevaux s'oublient parbleu !

— Non, c'est de peur que ses hommes n'y bussent !

Sais-tu, toi, quel est le peuple qui, en parlant, se rince forcément la bouche ?

— C'est l'Allemand.

— Non. C'est le Russe.

— Comment ça ?

— Quand il parle sa langue s'lave.

— Tiens, mais je te croyais fils unique ?

— Je le suis en effet.

— Mais non, à cause de ton russe qui pale.

— Eh bien ?

Eh bien ! s'il se nettoie, c'est donc ton frère.

— La comtesse de X... est affligée d'un défaut (en est-ce bien un ?) qui n'est que trop commun. Sa coquetterie, depuis qu'elle a atteint la quarantaine, ne veut pas se décider à compter les années. Elle en fait des mois.

De sorte qu'elle est toujours dans les environs du même âge.

L'autre jour encore, elle se donnait quarante-et-un ans (elle en a bien cinquante-cinq.)

— Voyons, comtesse, fi le vieux général B... qui était là ; voyons ! A quel bon ? Vous ne ferez croire à personne qu'on va plus lentement à la descente qu'à la montée !

Baour Lormian s'adonnait volontiers à la spécialité des discours au bord des tombes à peine entr'ouvertes.

Or, un de ses confrères en Institut est un jour frappé d'une attaque d'apoplexie dans la rue. Du moins, le bruit en court.

Baour Lormian, qui était lié avec lui, ne fait ni une ni deux. Il prend sa bonne plume de Tolède pour préparer l'improvisation qu'il débitera au cimetière, aux obsèques de son collègue et ami.

Baour Dormian, qui était pauvre et qui n'avait pour simple domestique qu'une femme de ménage, interromp son travail pour aller déjeuner dans un petit restaurant du quartier. A peine est-il parti, que le collègue qu'on avait fait passer pour gravement malade, et n'avait eu qu'un simple étourdissement, arrive lui-même pour faire une visite à Baour.

— Monsieur est sorti, dit la femme de ménage.

— Alors je vais lui laisser un mot. Et le ressuscité pénètre dans le cabinet de travail, s'approche du bureau et cherche une plume pour écrire. Mais foudain sur un papier qui est resté à l'aperçu son rom.

Il regarde et oh stupeur ! il lit :

« Adieu, cher X... adieu ! dors dans ton cercueil du sommeil du juste ! Ton souvenir restera parmi nous pour te remplacer. Dieu t'a rappelé à lui, que sa volonté soit faite... »

C'était le discours funèbre que Baour Lormian avait interrompu pour aller déjeuner et qu'il avait laissé au milieu de sa péroraison.

Le cher X... s'assied, griffonne quelques mots à la suite et s'en va sans rien dire.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de Baour Lormian lorsqu'en arrivant il trouva au-dessous de son apostrophe attendrie, ces mots : « Non, pas encore adieu, mon cher Baour, au revoir. Adieu, ce sera pour le jour où j'aurai le regret de vous conduire au Père-Lachaise, car j'ai quinze ans de moins que vous. »

Et, au-dessous, la signature de celui que Baour croyait décédé.

L'infortuné traducteur d'Ossian faillit en faire une maladie.

— C'est incroyable, disait hier soir un de nos amis, je viens de dîner au bouillon Duval, pour 34 sous, et si bien, qu'il me serait impossible d'avaler un biscuit, à l'heure qu'il est.

— Pas possible ? Je demande le détail du menu.

— Un carafon, 20 centimes ; pain 10 centimes, une serviette, 5 centimes...

— Ah ! je comprends, maintenant !... si tu as mangé la serviette !...

Alphonse Karr raconte dans ses  *Guêpes*  le trait suivant à propos de M. Du Fougerays, un de ses amis et ancien journaliste légitimiste.

Du Fougerays était correctement élégant, d'un calme et d'une indifférence un peu affectés, approchant du dédain, et du « qu'importe » ; il fut le crois l'inventeur de « l'air froid » qui est depuis devenu à la mode.

Il se présentait un jour, à je ne sais quel cercle, nous étions ensemble à l'Opéra avec Nestor Roqueplan, d'Alton-Shée et quelques autres, lorsque le major Fraser, sortant du cercle en question, vint annoncer à Du Fougerays que sa présentation n'avait pas été accueillie. — Mais, demanda Du Fougerays, qu'allègue-t-on contre moi ? Rien, j'espère, dont je doive me trouver offensé ?

— Nullement, répondit Fraser, la plupart de ceux qui ont voté contre vous ont donné la même raison : « Vous êtes trop froid. »

— Cela n'aurait un sens, répliqua Du Fougerays, que si je m'étais présenté comme potage.

Plus au moins bons mots de Palais : Nous parlions dernièrement de M. Séguier. On se rappelle que ce président n'était pas l'indulgence même et traquait les avocats par tous les moyens possibles.

Un jour il rencontre dans la salle des Pas-Perdus Me Carraby en robe et le visage orné d'une magnifique paire de moustaches, agrément qui, à cette époque, était absolument interdit aux défenseurs.

— Ah ! ah ! fait M. Séguier, il paraît, Me Carraby, que vos moustaches ont crû !

— Elles ont crû... répondit celui-ci en riant, elles ont crû que vous les laisseriez pousser !

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

## NAISSANCE

A Woonsocket, R. I., le 23 Septembre, la Dame de M. A. F. Gélinas, une fille.

## MARIAGE

A St. Pierre les Bécquets, le 15 Octobre 1874, Gonzalve Doure, Ec., D. C. L., Avocat et Professeur de Droit à l'Université McGill, de Montréal, conduisait à l'autel Madame Laura Brunel, fille mineure de Aloine Brunel, Ec., J. P., et veuve de feu Joseph Elzéar Brunel, en son vivant, Ec., Chevalier de l'Ordre de St. Grégoire le Grand, Marchand à Batisseau.

## ON DEMANDE

50 Ferblantiers et Ouvriers

AU

No. 280, RUE ST. LAURENT,

MONTREAL.

Le plus haut salaire sera payé